



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

# LA PIÉTÉ ET LA VIE INTÉRIEURE

PAR  
**MGR DE SÉGUR**

---

## II LE RENONCEMENT

GINQUIÈME ÉDITION — PRIX : 40 CENTIMES



**PARIS**

**LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH  
TOLRA ET HATON, LIBRAIRES-ÉDITEURS  
68, RUE BONAPARTE, 68.**

**1866**

**Traduction et reproduction réservées.**



## AVIS DES ÉDITEURS

---

*Traité déjà paru* : Notions fondamentales sur la piété et sur la vie intérieure; — le renoncement.

*Sous presse* : Jésus vivant en nous, principe de la piété et de la vie intérieure.

*Pour paraître successivement* : Le péché mortel et le péché véniel. — Analyse de la piété et de la vie intérieure, et des opérations sacrées de Jésus en nous : Jésus nous donne son Esprit; — il combat, en nous et pour nous, Satan, notre ennemi commun; — il divinise, surnaturalise et sanctifie notre vie et tout le détail de nos œuvres. Il nous communique ses vertus et nous donne : 1° la foi et l'esprit de foi; — 2° l'espé-

rance ; — 3° la charité, l'amour de Dieu et de la sainte Vierge, de l'Église, du prochain, etc. ; — 4° la vertu de religion ; — 5° la vertu de pénitence ; — 6° l'humilité ; — 7° la douceur ; — 8° la paix du cœur et la vraie joie ; — 9° la vertu de pauvreté ; — 10° la chasteté ; — 11° l'obéissance ; — 12° la patience ; — et ainsi il nous change en d'autres lui-même et nous élève à la perfection.

Moyens que l'Église nous présente pour acquérir et développer la piété et la vie intérieure : la parole de Dieu ; — la prière mentale et vocale ; — la confession et la direction spirituelle ; — la très-sainte Communion ; — les exercices de piété, les saintes lectures ; enfin la vie religieuse.

# LA PIÉTÉ

ET

# LA VIE INTÉRIEURE

---

## DEUXIÈME TRAITÉ

### LE RENONCEMENT

La piété, ainsi que nous l'avons exposé dans le petit traité qui précède celui-ci, est une sainte disposition communiquée par Notre-Seigneur à ses fidèles pour leur faire aimer filialement le bon DIEU et fraternellement le prochain. C'est à un degré plus ou moins parfait, la transformation du chrétien en JÉSUS-CHRIST, fils de DIEU et frère de l'homme.

Cette grande œuvre de sanctification chrétienne repose, avons-nous dit, sur un double fondement, sur un double travail : un travail né-

gatif, un travail de déblayement, de purification; et un travail positif, un travail de vie proprement dite, d'union et d'amour, de croissance et d'affermissement dans la vie, de perfection et de pleine santé en cette même vie. Le premier travail, c'est le renoncement chrétien, qui écarte les obstacles à la vie de DIEU en nous, qui nous fait accepter la croix avec toutes les traverses de la vie, et qui nous attache aux pas, aux exemples du divin Rédempteur. Le renoncement chrétien embrasse ces trois idées.

Le second travail, c'est notre union avec Jésus, notre Sauveur, qui nous met en rapport intime avec son Père, nous communique son Esprit, nous infuse sa vie sainte et divine, et est ainsi lui-même et lui seul la source, le principe, le fondement de notre piété et de notre vie intérieure.

L'étude (importante et pratique, s'il en fut jamais) du *renoncement chrétien* fait l'objet du petit traité que j'offre ici aux âmes pieuses. Le traité suivant sera consacré à étudier le doux et saint mystère de notre union avec JÉSUS.

Que la sainte Vierge daigne bénir ces pages et tous ceux qui les liront !

## VRAIE IDÉE DU RENONCEMENT

**Ce que c'est que le renoncement chrétien.**

Le renoncement, que Notre-Seigneur nous impose comme la condition indispensable du salut, est la détestation pratique et le retranchement courageux de ce qui, en nous et en dehors de nous, est mauvais ou dangereux, corrompu ou corrupteur.

C'est une opération, un travail permanent qui a pour but d'écarter le plus possible tout ce qui peut perdre notre âme.

Se renoncer soi-même, c'est faire une guerre continuelle à tous les mauvais penchants dont le démon se sert pour nous éloigner du bon DIEU ; c'est sacrifier, comme dit saint Augustin, les inclinations dépravées de notre volonté propre à la volonté très-sainte de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST qui habite en nous<sup>1</sup> pour nous

<sup>1</sup> Quid est ergo : nega te ? Noli tu ipse vivere in te. Quid est :



transformer en lui. Se renoncer, c'est donc ne point penser, juger, aimer, vouloir, agir, selon la nature, mais selon la foi; c'est ne plus se conduire selon les règles et les maximes de la sagesse humaine, mais selon les règles et les maximes divines de l'Évangile.

Comme on le voit, le travail du renoncement est purement négatif; il suppose le mal; sans le mal, il serait inutile et n'aurait plus de raison d'être. Le premier ouvrage du Saint-Esprit en nous, pécheurs, en nous, enfants d'Adam, c'est de détruire; il construira ensuite sur ces bienheureuses ruines.

**Se renoncer soi-même, est-ce renoncer à tout ?**

Non; c'est renoncer seulement à ce qui est mauvais ou dangereux pour notre âme; c'est renoncer, pour l'amour de Dieu, à tout ce qui est mal, absolument ou relativement; à tout ce qui, en nous ou au dehors de nous, est incompatible avec ce que Dieu demande de chacun de nous. En nous, cela s'appelle *le vieil homme*; en dehors de nous, cela s'appelle *le monde*.

Le couteau du chirurgien respecte toutes les chairs vivantes et ne retranche que le membre gangrené qui pourrait perdre les autres : ainsi

*noli tu ipse vivere in te? Noli facere voluntatem tuam, sed illius qui habitat in te. (Serm. cccxxx, in natali martyrum.)*

l'opération, douloureuse, mais nécessaire, du renoncement chrétien ne retranche que ce qui est perversi et corrompu, corrupteur et pernicieux, soit en nous-mêmes, soit dans le monde extérieur.

L'amour dérégulé de soi-même et l'amour du monde dévastent le cœur et y suppriment ce qui a droit d'y vivre : l'innocence, l'ordre, les chastes affections, l'amour de DIEU, le travail du salut. Il n'en est pas ainsi du renoncement que Notre-Seigneur exige de ses bien-aimés ; c'est une opération exclusivement conservatrice et bienfaisante, c'est un précepte d'amour, qui laisse subsister en notre vie tout ce qui est bon et vrai, tout ce qui est digne de DIEU, tout ce qui est digne de nous-mêmes. Comme le rayon de soleil qui, passant à travers l'émail des splendides verrières, inonde nos cathédrales de sa céleste lumière, le renoncement, dans la vie d'un chrétien, ne chasse que les ténèbres et n'y apporte que la vérité. Il ne détruit et ne déplace rien ; il ne frappe que le vieil homme et respecte l'homme nouveau.

## II

### LE VIEIL HOMME

**Qu'est-ce que cela ? Y a-t-il donc deux hommes en nous ?**

Hélas ! oui. Par suite de la dégradation originelle et de la régénération du baptême, il y a dans notre volonté deux courants contraires, l'un qui nous porte au mal et à l'enfer, l'autre qui nous porte au bien et au paradis ; il y a en nous deux principes opposés, continuellement en lutte l'un contre l'autre ; deux hommes que l'Écriture appelle le *vieil homme* et l'*homme nouveau*<sup>1</sup>.

Le vieil homme, c'est cette partie de nous-mêmes qui est corrompue par les influences du démon, qui se révolte contre JÉSUS-CHRIST, qui est portée au péché, aux jouissances terrestres,

<sup>1</sup> Deponere vos secundum pristinam conversationem veterem hominem, qui corrumpitur secundum desideria erroris. Renovamini autem spiritu mentis vestræ, et induite novum hominem, qui secundum DEUM creatus est in justitia et sanctitate veritatis. Ephes., iv.)

à la vie animale ; l'homme nouveau, c'est le chrétien, l'homme renouvelé par la grâce de JÉSUS-CHRIST, qui aspire à la sainteté, qui adhère aux lumières de la foi, qui sacrifie et immole saintement tout ce qu'il juge contraire à la volonté de DIEU.

Le vieil homme, notons-le bien, c'est l'homme tout entier, en tant qu'il a été vicié en Adam ; et l'homme nouveau, c'est encore l'homme tout entier, en tant qu'il a été régénéré, réparé dans le Christ. Absolument parlant, le vieil homme, c'est Adam tombé, considéré soit en lui-même, soit en sa descendance ; et le nouvel homme, c'est JÉSUS, considéré soit en lui-même, soit en ceux dans lesquels il vit.

Le vieil homme, c'est donc nous, nous tout entiers, non pas tels que DIEU nous a faits et qu'il nous aime, mais tels que nous a faits le péché de notre premier père, tels que nous fait le triste héritage que nous recevons d'Adam et que nous portons en nous-mêmes. L'homme nouveau, c'est d'abord JÉSUS, JÉSUS lui-même, création nouvelle de l'Esprit-Saint dans le sein immaculé de la Vierge ; puis, c'est le chrétien régénéré et renouvelé en JÉSUS-CHRIST par le même Saint-Esprit, c'est le fidèle en qui le Christ développe sa vie très-sainte ; l'homme nouveau enfin, c'est notre homme intérieur qui, sous l'impulsion de l'Esprit-Saint, aspire à la sainteté.

Et ainsi nous avons en nous deux hommes, l'ancien et le nouveau; l'ancien qui procède d'Adam par la concupiscence; le nouveau qui procède de JÉSUS-CHRIST par le Saint-Esprit et l'union de la grâce; car nous tenons, nous procédons de l'un et de l'autre.

« Nous avons deux *nous-mêmes*, dit saint François de Sales, c'est-à-dire deux parties, lesquelles toutefois ne font qu'une seule personne, dont l'une est animale et terrestre, et l'autre spirituelle et céleste, qui est celle qui nous fait opérer le bien et aspirer à la jouissance de l'infinie Bonté en la vie éternelle. Or, ce nous-mêmes spirituel est très-bon; aussi n'est-ce pas celui-là que Notre-Seigneur veut que nous renoncions <sup>1</sup>. »

Et le bon curé d'Ars, lui aussi docteur habile dans la science du salut, enseignait la même chose. « Il y a deux cris dans l'homme : le cri de l'ange et le cri de la bête. Le cri de l'ange, c'est la prière; le cri de la bête, c'est le péché... Ceux qui ne prient pas se courbent vers la terre, comme une taupe qui cherche à faire un trou pour s'y cacher. Ils sont tout terrestres, tout abrutis, et ne pensent qu'aux choses du temps... comme cet avare qu'on administrait un jour; lorsqu'on lui présenta à baiser un crucifix d'ar-

<sup>1</sup> Sermon pour le jour de saint Blaise, martyr.

gent : « Voilà une croix, dit-il, qui pèse bien dix onces <sup>1</sup>. »—La bête, c'est le vieil homme ; l'ange, c'est l'homme nouveau.

Se renoncer soi-même, c'est donc, avec JÉSUS-CHRIST et pour JÉSUS-CHRIST, détester et combattre le vieil homme <sup>2</sup>, c'est-à-dire la nature corrompue, la fausse sagesse humaine, les traits pervers et dangereux qui tendent sans cesse à nous séparer de notre bon DIEU. « Nous nous renonçons, dit saint Grégoire le Grand, lorsque nous évitons ce que nous avons été selon le vieil homme, et lorsque nous nous efforçons de vivre selon l'homme nouveau <sup>3</sup>. » Saint Jérôme tient absolument le même langage <sup>4</sup>.

:

**Comment on renonce réellement à soi-même en renonçant à ce qui est mauvais ou dangereux.**

Nous nous renonçons ainsi réellement à nous-mêmes parce que nous renonçons à des penchants qui font véritablement partie de nous-mêmes ;

<sup>1</sup> *Vie du curé d'Ars*, liv. IV, ch. XIV.

<sup>2</sup> *Exspoliantes vos veterem hominem cum actibus suis, et induentes novum, eum qui renovatur in agnitionem, secundum imaginem ejus qui creavit illum. (Coloss., III.)*

<sup>3</sup> *Tunc autem nos ipsos abnegamus, cum vitamus quod per vestitatem fuimus, et ad hoc nitimur quo per novitatem vocamur. (Hom. XXXII in Ev.)*

<sup>4</sup> *Toties negamus nos, quoties priora vitia calcantes, desinimus esse quod fuimus, et incipimus esse quod ante non fuimus. (In Ep. ad Titum, II.)*

bien plus, à des penchants qui sont nous-mêmes, en tant que notre vieil homme engendré dans la concupiscence de la chair, combat contre l'esprit, c'est-à-dire contre ce que veut opérer en nous l'Esprit-Saint du Christ très-saint.

Le penchant secret et intime que j'ai toujours à m'enorgueillir, à m'abandonner aux jouissances des sens et à l'attrait des biens extérieurs, n'est autre chose que mon âme inclinée au mal par la corruption du péché originel. Renoncer à ce penchant n'est-ce pas me renoncer moi-même? N'est-ce pas renoncer à ma nature en ce qu'elle a de corrompu? En renonçant à mes biens extérieurs, je ne me dépouille que de ce qui est à moi; mais en renonçant à mes penchants, à mes attrait viciés, à ma volonté propre, en un mot, à mon vieil homme, c'est à moi, à moi-même que je renonce<sup>1</sup>. Aussi le Pape saint Grégoire ajoute-t-il : « Renonçons-nous nous-mêmes tels que nous a faits le péché, et restons nous-mêmes tels que la grâce nous a faits. L'orgueilleux qui, devenant chrétien, devient humble, se renonce, se quitte en effet lui-même<sup>2</sup>. »

<sup>1</sup> Qui renuntiat suis rebus, sua abnegat; qui renuntiat suis pravis moribus, semetipsum abnegat. (S. Bern., de modo bene vivendi, vii.)

<sup>2</sup> Relinquamus nosmetipsos quales peccando nos fecimus, et maneamus nosmetipsi quales per gratiam facti sumus. Etenim

**Si le vieil homme est la même chose que l'amour-propre.**

Au fond c'est la même chose. Toutefois *l'amour-propre*, c'est-à-dire l'amour dérégulé de nous-mêmes, exprime davantage l'effet de notre corruption originelle, et le vieil homme exprime davantage la substance même et le foyer de cette corruption. L'amour-propre est au vieil homme ce que l'amour de DIEU est au chrétien. « Le *nous-mêmes* animal et terrestre, dit encore saint François de Sales, est celui duquel procèdent nos passions, nos mauvaises inclinations, nos affections dépravées; et, pour le dire en un mot, c'est *l'amour-propre*. Mes chères âmes, il ne s'y faut point tromper: il faut renoncer absolument et sans réserve à ce nous-mêmes terrestre <sup>1</sup>. »

**Le vieil homme et la chair de péché.**

Dans la langue chrétienne, la *chair* ne signifie pas uniquement le corps et les sens, mais aussi l'âme dans ses rapports avec les sens et avec le monde extérieur <sup>2</sup>. La chair qui combat contre l'esprit est, selon nos Écritures, la substance même de notre corps, non pas certes telle qu'elle

qui superbus fuit, si conversus ad Christum humilis factus est, semetipsum reliquit. (Hom. xxxii in Ev.)

<sup>1</sup> Sermon pour le jour de saint Blaise.

<sup>2</sup> Caro est radix vitiorum. (S. Thom. in Ep. ad Gal.) Caro enim concupiscit adversus spiritum... Qui seminat in carne sua, de carne et metet corruptionem. (Gal., v, vi.)



sort des mains du bon DIEU, mais telle que l'a faite la dégradation originelle : nous la recevons de notre premier père, déchue, viciée, pleine de mauvaises convoitises qui soufflent la révolte dans nos membres. Pour cette raison, l'homme déchu tout entier, en son âme aussi bien qu'en son corps, est appelé « charnel, *carnalis homo* ; homme animal, *animalis homo* ; » parce qu'il est dominé par sa chair, par ses sens, par ses appétits terrestres qui sont inhérents à son âme aussi bien qu'à ses sens. C'est par les sens, par la chair, que le démon exerce sur notre âme même régénérée son influence corruptrice ; par les sens il détache notre âme du bon DIEU, il l'attire au péché, il la trouble, il la souille, il la profane et la tient captive. La *chair* est donc en nous le foyer du péché et des mauvaises concupiscences<sup>1</sup>, tandis que *l'esprit*, c'est-à-dire la partie supérieure de notre âme qui reçoit la vie de DIEU, est le foyer de la sanctification ; par l'esprit, nous sommes entés dans les cieux en Jésus<sup>2</sup> et nous recevons son Esprit-Saint qu'il répand dans tout notre être, nous unissant ainsi à lui-même par un lien si intime que saint Paul

<sup>1</sup> Qui Christi sunt, carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis. (Id., v.) Semper mortificationem JESU in corpore nostro circumferentes. (II Cor., iv.) Mortui estis..., mortificate ergo membra vestra quæ sunt super terram... expoliantes vos veterem hominem cum actibus suis. (Col., iii.)

<sup>2</sup> In cœlestibus in Christo. (Ad Ephes. ii.)

a pu dire : « Celui qui adhère au Seigneur devient un seul et même Esprit avec lui <sup>1</sup>. »

C'est pour cette raison que tout chrétien doit mortifier sa chair, avec ses concupiscences, mater et châtier son corps, contenir ses sens s'il ne veut perdre son âme <sup>2</sup>; et c'est pour la même raison que la chair doit être, en toute justice et sainteté, broyée, dissoute <sup>3</sup>, réduite aux humiliations de la pourriture et de la poussière, en un mot, détruite pour un temps dans les horreurs du tombeau, avant de ressusciter, purifiée et glorieuse, et de partager la béatitude de l'âme dans la vie éternelle.

Selon la belle comparaison de saint Méthodius, Evêque de Tyr, martyrisé sous Dioclétien, l'homme, sanctuaire du Christ, est semblable à un temple magnifique dans les murailles duquel un figuier sauvage a jeté ses racines. Par une ramification incessante et irrésistible, ces racines délétères s'insinuent peu à peu dans les jointures des pierres, et disloquent si profondément la paroi du temple, que les pierres, détachées les unes des autres, tombent à terre, entraînant dans leur chute le figuier et toutes ses racines. Les pierres, relevées par l'architecte,

<sup>1</sup> Qui adhæret Domino unus Spiritus est. (I ad Cor. vi.)

<sup>2</sup> Castigo corpus meum, et in servitutum redigo, ne forte.. reprobus efficiar. (I Cor., ix.)

<sup>3</sup> Ut destruaturs corpus peccati. (Rom., vi.)

reprennent leur place première, n'ayant plus rien à craindre, non plus que le temple; quant au figuier destructeur, il sèche et est détruit à tout jamais. Ainsi le péché qui s'insinue, qui circule et se ramifie en notre chair dégradée, y pousse et y exerce des ravages tant que nous sommes en ce monde; mais la mort arrive, la muraille s'écroule, le figuier se dessèche; et le Christ, divin architecte de son temple, le rétablira par la résurrection dernière dans un état d'immuable solidité que rien désormais ne pourra plus ébranler. Ici-bas, ajoute le saint docteur, nous ne pouvons déraciner le figuier maudit; mais ce que nous pouvons faire, il le faut faire, à savoir : retrancher, couper le plus possible les branches de l'arbre et, par la mortification chrétienne, l'empêcher de porter ses fruits empoisonnés<sup>1</sup>.

Par la double loi de la mortification et de la mort, DIEU très-juste rend à César, c'est-à-dire à la chair du vieil homme (ainsi que Notre-Seigneur lui-même le disait un jour à une sainte âme), ce qui est à César et ce que mérite César; et il rend à DIEU, c'est-à-dire à JÉSUS en nous, à l'homme nouveau, ce qui est à DIEU : la bénédiction et l'amour.

La chair de péché et le vieil homme sont donc synonymes.

<sup>1</sup> Ex lib. de resurrectione.

**Le vieil homme, la concupiscence et la chair.**

On appelle *concupiscence* le désordre fondamental qui provient du péché originel et qui manifeste en nous le vieil homme. L'Écriture distingue trois sortes de concupiscences<sup>1</sup> : *la concupiscence de la chair*, qui est la plus grossière et la plus humiliante de toutes, et qui nous porte à satisfaire nos appétits sensuels aux dépens de notre âme ; *la concupiscence des yeux*, moins honteuse, mais au fond plus désordonnée, plus étendue que la précédente, et qui nous fait préférer le temps à l'éternité, les biens de la terre aux biens du ciel, le monde à JÉSUS-CHRIST, ce qui n'est rien à ce qui est tout ; *la concupiscence de l'esprit*, que saint Jean appelle l'orgueil de la vie ; c'est-à-dire la plus intime, la plus perfide des trois ; elle s'attaque directement à la gloire de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, en nous poussant à usurper sa place en nous-mêmes et dans le monde, et à vivre comme si nous étions notre propre DIEU<sup>2</sup>, notre premier principe et notre dernière fin. Par ces trois concupiscences, comme par trois canaux, la source empoisonnée du mal déverse et fait pénétrer ses eaux mau-

<sup>1</sup> *Concupiscentia carnis, et concupiscentia oculorum, et superbia vitæ.* (I Joan., II.)

<sup>2</sup> *Unusquisque quod præ cæteris colit, quod super omnia miratur et diligit, hoc ei deus est.* (Orig., in Genes.)

dites dans tout notre être. — On ne peut pas détruire la concupiscence, parce qu'elle est inhérente à la dégradation originelle qui est un fait accompli, mais on doit toujours la combattre, et, avec la grâce de DIEU, on peut toujours la dominer. Caïn, au plus fort de sa tentation, entendait de la bouche de DIEU même cet oracle qui s'adresse à tout homme pécheur : « L'attrait du péché n'est pas irrésistible, et tu pourras le dominer <sup>1</sup>. »

La concupiscence, c'est la force du vieil homme ; c'est la source où il puise sa vitalité maudite. La chair de péché est l'instrument dont il se sert, et l'ensemble des puissances dans lesquelles circule son venin.

Le vieil homme est l'arbre ; la concupiscence est la sève ; la chair est la substance du tronc, des branches, de l'arbre entier ; le péché est le fruit ; et Satan est le propriétaire et le jardinier de tout cela.

<sup>1</sup> Sub te erit appetitus ejus (peccati), et tu dominaberis illius. (Genes. iv.)

### III

#### LE MONDE

**Ce qu'il faut entendre par le monde et l'esprit du monde.**

*Le monde*, dans le langage chrétien, est l'ensemble des créatures, et principalement des hommes, sur qui JÉSUS-CHRIST ne règne pas et que le démon infecte de son esprit. Le monde, c'est la créature soumise à Satan ; c'est l'empire de Satan ici-bas<sup>1</sup> ; c'est l'antichambre de l'enfer<sup>2</sup>. L'esprit du monde est, à différents degrés, l'esprit antichrétien que le démon inspire aux hommes qu'il parvient à séduire ; c'est l'ensemble des idées, des maximes, des coutumes, des illusions qui régissent la conduite des mondains. Frivolité, inconséquence, fausse sagesse, fausse raison, fausse morale, fausse joie, faux bonheur,

<sup>1</sup> Princeps hujus mundi. (Ev. Joan., XII.) Deus hujus sæculi. (II Cor., IV.)

<sup>2</sup> Mundus atrium diaboli. (S. Bern. in Psal.)

voilà l'atmosphère de mensonges qu'on appelle l'esprit du monde et dans lequel Satan fait vivre ou plutôt mourir un grand nombre d'âmes.

L'esprit du monde ne s'applique pas seulement à ces brillantes relations de société que l'on appelle plus particulièrement le monde; il s'étend à tout, il cherche à se glisser partout, dans les sciences, dans l'enseignement, dans la littérature, dans les arts, dans la politique, dans l'éducation, dans les sentiments intimes et jusque dans la piété qu'il altère. Il est partout et toujours l'adversaire de la vraie vie, de la vie chrétienne. Le monde, dit saint Jean, git tout entier dans le mauvais esprit<sup>1</sup>, dans le démon. Aussi Notre-Seigneur n'a-t-il pas voulu prier pour le monde<sup>2</sup>, et l'a-t-il maudit à cause de ses scandales<sup>3</sup>.

**En quel sens l'esprit du monde est directement opposé à l'esprit chrétien.**

L'esprit chrétien n'est, en définitive, que l'esprit de JÉSUS-CHRIST: tandis que l'esprit du monde est la négation pratique de JÉSUS-CHRIST et de l'Évangile.

Entre le chrétien et le mondain il y a un abîme sans fond: chez l'un règne l'amour de

<sup>1</sup> *Mundus totus in maligno positus est.* (Epist., 1, v.)

<sup>2</sup> *Non pro mundo rogo.* (Ev. Joan., xvii.)

<sup>3</sup> *Vae mundo a scandalis!* (Matth., xviii.)

**DIEU** jusqu'à l'oubli de soi-même; chez l'autre domine l'amour de soi-même jusqu'à l'oubli de **DIEU**<sup>1</sup>. Le chrétien voit et juge toutes choses à la lumière infallible de **JÉSUS-CHRIST**; le mondain ne reconnaît d'autre lumière, d'autre règle que celle de sa raison, obscurcie par les préjugés et les passions; il approuve ce que condamne l'Évangile, il condamne ce que l'Évangile approuve. C'est le jour et la nuit; c'est l'enfant de lumière et l'enfant de ténèbres<sup>2</sup>. L'esprit chrétien pousse au renoncement, à la pénitence, à la chasteté, au recueillement intérieur, à l'humilité, au pardon des injures, aux joies austères, au sacrifice; l'esprit du monde a horreur de tout cela et jette les âmes dans l'égoïsme; dans la sensualité, dans la vanité, la dissipation et la fièvre dévorante des plaisirs.

L'amour de **DIEU** et l'amour du monde ne peuvent cohabiter dans un même cœur<sup>3</sup>, nul homme ne pouvant servir deux maîtres<sup>4</sup>, nul

<sup>1</sup> *Fecerunt civitates duas amores duo, civitatem Jerusalem amor DEI usque ad contemptum sui; civitatem Babylonem amor sui usque ad contemptum DEI.* (S. Aug. de Civ. DEI, XIV.)

<sup>2</sup> *Omnes enim vos filii lucis estis et filii diei: non sumus noctis atque tenebrarum.* (I Thess., V.)

<sup>3</sup> *Mundi amor et DEI pariter in uno corde cohabitare non possunt.* (S. Aug., Gradu., VII.)

<sup>4</sup> *Nemo potest duobus dominis servire: aut enim unum odio habebit, et alterum diliget; aut unum sustinebit, et alterum contemnet.* (Matth., VI.) *Nemo potest DEUM simul amplecti et sæculum.* (S. Greg., Hom. XXXVII in Evang.)



homme ne pouvant appartenir à la fois au bien et au mal, à la vérité et à la folie, à JÉSUS-CHRIST, Sauveur et Maître unique des fidèles<sup>1</sup>, et à Satan, séducteur et prince de ce monde.

Aussi l'Église met-elle chaque jour sur nos lèvres, au commencement du saint Sacrifice, ces paroles solennelles du psaume : « O Seigneur, jugez-moi et séparez-moi de la race qui n'est pas sainte, *de gente non sancta* : » cette race non sainte, c'est le monde, ce sont les mondains. « Délivrez-moi de la persécution du monde et de l'homme mauvais et corrupteur, *ab homine iniquo et doloso erue me* ; » cet homme mauvais, c'est le vieil homme, c'est le *moi*, opposé à votre Fils JÉSUS... « *Emitté lucem tuam et veritatem tuam* ; envoyez-moi, ô mon DIEU, votre lumière et votre vérité ; » envoyez-moi, donnez-moi mon Sauveur, qui est la lumière et la vérité même ; JÉSUS est *votre* lumière qui, par le don de votre amour, devient *ma* lumière ; il est *votre* éternelle vérité, et il devient *ma* vérité. C'est lui-même, lumière et vérité, qui m'éclaire sur la perversité du vieil homme et du monde, qui m'arrache à l'abîme du mal et me fait gravir, avec lui et en lui, votre montagne, votre sainte montagne, *in montem sanctum tuum* ; qui pénètre les cieux, qui relie la terre au ciel, et qui

<sup>1</sup> Magister vester unus est, Christus. (Matth., xxiii.)

**n'est autre chose que ce divin JÉSUS lui-même, en qui seul je trouve mon DIEU. Il me fait entrer en lui-même, car il est le tabernacle vivant du DIEU vivant ; tabernacle de grâces en ce monde ; tabernacle de gloire dans l'éternité... Oh ! qu'il fait bon de demeurer là, bien loin du vieil homme, bien loin du monde !**

## IV

### SAGESSE PROFONDE DU RENONCEMENT CHRÉTIEN

**Se renoncer, n'est-ce pas se haïr? n'est-ce pas être follement ennemi de soi-même?**

Oh ! non, certes ; c'est, au contraire, s'aimer. Lorsque je ne veux pas retrancher le membre gangrené qui menace ma vie, ne suis-je pas mon propre ennemi? Il en est de même du chrétien qui recule devant la pénible opération du renoncement évangélique ; il se perd follement, il se condamne lui-même à la mort du péché, à la mort éternelle.

Nous renoncer, c'est nous aimer comme Dieu nous aime, nous aimer fortement, sagement, purement, pour notre vrai bien, nous aimer enfin comme nous devons nous aimer. Une mère qui gâte son enfant, l'aime si mal, qu'on peut dire qu'elle ne l'aime pas. Mal s'aimer, c'est se

haïr; mais saintement se haïr, c'est s'aimer<sup>1</sup>. Aussi notre doux Sauveur, qui nous a si parfaitement aimés, nous l'a-t-il dit : « Quiconque aime sa vie, la perdra; quiconque hait sa vie en ce monde, garde son âme pour la vie éternelle<sup>2</sup>. »

La chère servante de Dieu, sainte Catherine de Sienne, que Jésus se plaisait à instruire lui-même en lui apparaissant souvent dans sa petite cellule, et en lui enseignant de sa propre bouche les mystères divins, sainte Catherine exhortait sans cesse ses disciples et enfants spirituels à ce sage renoncement qui seul donne la vie : « O mes fils, disait-elle, ayez donc cette sainte haine de vous-mêmes : elle vous rendra humbles; elle vous donnera la patience dans les tribulations, la modération dans la prospérité, la retenue dans toute votre conduite. Malheur, oui, malheur au chrétien qui n'a pas cette sainte haine-car là où elle n'est pas, règne nécessairement l'amour-propre qui est la cause de tout péché, et la source de tout vice... Faites tous vos efforts pour arracher de votre cœur cet amour-propre et pour y faire naître cette sainte haine, qui est la voie sûre et royale par laquelle on s'éloigne

<sup>1</sup> Si male amaveris, tunc odisti; si bene odisti, tunc amasti. (S. Aug. in Ev. Joan.)

<sup>2</sup> Qui amat animam suam, perdet eam; qui odit animam suam in hoc mundo, in vitam æternam custodit eam. (Ev. Jean., XII.)

de ses défauts, et on atteint la perfection <sup>1</sup> ! »

Se renoncer, ce n'est donc pas se haïr ; c'est se priver d'un beau fruit empoisonné, c'est ne pas manger le fruit défendu. C'est acquérir la liberté, c'est-à-dire le pouvoir d'atteindre notre fin. Le vieil homme et le monde, en arrêtant notre essor, sont ici-bas les vrais ennemis de notre liberté, et, par conséquent, de notre paix, de notre joie, de notre bonheur. Tant que l'oiseau, retenu par un fil, n'essaye pas de voler, il peut se croire libre. Mais veut-il prendre son vol et s'élever vers les cieux, il s'aperçoit qu'il est prisonnier... Rompons notre fil pour pouvoir aller à Jésus, qui, du haut du trône de la grâce et de la gloire, nous appelle à son bienheureux service : « *Venite ad me omnes ; venez tous à moi !* »

**Ce que c'est que s'aimer soi-même.**

S'aimer, ce n'est pas, comme le disaient les païens et comme le croient encore les mondains, suivre en tout les caprices de sa volonté <sup>2</sup>, s'abandonner au courant des concupiscences et des plaisirs <sup>3</sup>. Les égoïstes, les orgueilleux, les

<sup>1</sup> *Vie de sainte Catherine de Siene*, écrite par le bienheureux Raymond de Capoue, son confesseur, I<sup>re</sup> partie, x.

<sup>2</sup> *Prima hominis perditio fuit amor sui. Hoc est enim amare se, velle facere voluntatem suam.* (S. Aug. Serm., xcvi, de verbis Marci.)

<sup>3</sup> *Post concupiscentias tuas non eas, et a voluntate tua aver-*

ambitieux, les sensuels, les voluptueux, les hommes d'argent, ne se doutent même pas de ce que c'est que s'aimer.

Aimer quelqu'un, dit le grand docteur saint Thomas, c'est lui vouloir du bien<sup>1</sup>, c'est lui souhaiter et lui procurer autant que possible le bien, le bonheur. S'aimer soi-même, c'est donc se vouloir, se procurer à soi-même ce bien, le bonheur. Or notre bien par excellence, notre bien suprême, absolu, fondamental, c'est le bon DIEU<sup>2</sup>, c'est JÉSUS-CHRIST, vrai DIEU vivant. Désirer JÉSUS-CHRIST, l'aimer, le vouloir, s'unir à lui, le garder comme le trésor du temps et de l'éternité, demeurer en lui pour vivre de sa vie, voilà l'unique secret du véritable amour de nous-mêmes; et celui-là seul s'aime, qui possède, qui aime JÉSUS.

**Se renoncer, est-ce vivre ou mourir ?**

C'est mourir pour vivre; c'est mourir à tout ce qui nous empêche de vivre.

Mourir au péché pour vivre à DIEU en JÉSUS-CHRIST<sup>3</sup>, mourir à soi et à ses passions pour

tere. Si prætes animæ tuæ concupiscentias ejus, faciet te in gaudium inimicis tuis. (Eccli., xviii.)

<sup>1</sup> Amare aliquem est velle ei bonum. (In Joan.)

<sup>2</sup> Bona autem animæ simpliciter sunt illa, quibus anima fit bona, scilicet summum bonum, quod est DEUS. (S. Thom. in Joan.)

<sup>3</sup> Mortui estis, et vita vestra abscondita est cum Christo in DEO. (Coloss., iii.)

vivre selon l'Évangile, c'est le vrai renoncement et la vraie vie du chrétien : si vous vivez selon la chair, dit le saint Apôtre, vous mourrez ; mais, si vous faites mourir par l'esprit les œuvres de la chair, vous vivrez <sup>1</sup>.

On demandait un jour au vénérable Jean Tauler où il avait trouvé DIEU : « Là où je me suis laissé moi-même, répondit-il ; et là où je me suis trouvé moi-même, là j'ai perdu DIEU <sup>2</sup>.

Cette mort sacrée qui est la vie, saint Paul nous l'enseigne à tous après l'avoir divinement pratiquée : « Je suis crucifié, mort avec JÉSUS-CHRIST ; je vis, non plus moi, mais c'est le Christ qui vit en moi <sup>3</sup>. Il déclarait par là qu'il avait renoncé à lui-même, qu'il était mort à lui-même, comme s'il avait perdu sa vie propre et reçu en lui le Christ pour que Celui-là vécût seul en lui, qui est la Justice, et la Sagesse, et la Sanctification, et la Paix des hommes, et la Puissance de DIEU <sup>4</sup>.

Le Seigneur Jésus, ravi de la fidélité de l'âme

<sup>1</sup> Si enim secundum carnem vixeritis, moriemini, si autem spiritu facta carnis mortificaveritis, vivetis. (Rom., VIII.)

<sup>2</sup> *Esprit de saint François de Sales*, 3<sup>e</sup> p., chap. XXVIII.

<sup>3</sup> Christo confixus sum cruci : vivo autem, jam non ego, vivit vero in me Christus. (Gal., II.)

<sup>4</sup> « Vivo ego, jam non ego, » vox erat se ejurantis, tanquam qui propriam vitam amisisset, in se autem Christum suscepisset, ut ipse in eo viveret, tanquam justitia, et tanquam sapientia, et tanquam sanctificatio, et tanquam pax nostra, et tanquam potentia DEI, omnia in ipso efficiens. (Orig. in Matth.)

qui se renonce ainsi tout entière, l'appelle à une union plus intime : « Sors de la chair, lui dit-il, et dépouille-toi complètement. Tu ne peux être à moi si tu ne te détaches d'abord de la chair; car ceux qui vivent selon la chair sont loin du royaume de DIEU. Celui-là seul est près de moi, qui me contemple, qui se confie en moi, qui m'a pris pour son héritage; celui-là est près de moi, est avec moi, qui est vide de lui-même, qui a renoncé à lui-même; celui-là seul m'appartient tout entier qui sacrifie sa vie propre pour l'amour de moi<sup>1</sup>. » Telle est la mort, ou plutôt la vie à laquelle nous sommes tous appelés.

Saint Ambroise appuie cette belle doctrine par un petit trait fort curieux : Un jeune homme qui avait mené une mauvaise conduite et entretenu, au grand scandale de tous, une coupable liaison, s'éloigna de son pays pour des raisons de famille; et, pendant cette absence, il se convertit et devint ce qu'il aurait dû être toujours.

<sup>1</sup> Ipse quoque Dominus JESUS, delectatus fide animæ hujus... propius eam advocat dicens : Egredere de corpore, et totam te exue. Non potes enim mihi adesse, nisi ante peregrineris a corpore, quoniam qui in carne sunt, peregrinantur a DEI regno... Adest mihi, qui exiit de sæculo. Adest mihi qui me cogitat, me intuetur, de me sperat, cui ego portio sum. Adest mihi, qui abfuerit sibi. Adest mihi, qui se negaverit sibi. Ille mecum est, qui intra se non est; quoniam qui in carne est, non est in spiritu. Ille mecum est, qui ex seipso egreditur. Ille juxta me est, qui extra se fuerit. Ille mihi integer est, qui propter me perdideri animam suam. (S. Amb., de Isaac et anima, v.)



De retour dans sa ville natale, il rencontra un jour la mauvaise femme qui l'avait jadis entraîné au mal. Mais il passa sans daigner même la regarder. Celle-ci, tout étonnée, l'appela et lui dit : « C'est moi ! — Mais ce n'est plus moi, » lui répondit gravement le jeune homme, en continuant son chemin. « *Ego sum ! — Sed ego non sum.* »

Ainsi fait le chrétien, l'homme renouvelé, lorsque le vieil homme et la chair et le monde le rappellent au mal où jadis ils l'ont entraîné. Il leur répond : « Je ne vous connais pas ; ce n'est plus moi ; je suis mort ; ce n'est plus moi qui vis, c'est JÉSUS-CHRIST qui vit en moi. » O la belle mort ! Et la belle vie !

## V

### L'ÂME DU RENONCEMENT

**Quelle est l'Âme du renoncement chrétien.**

C'est l'amour de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST qui nous fait entrer dans tous ses sentiments, et en particulier dans l'horreur que lui inspire tout ce qui en nous est corrompu et contraire à son infinie sainteté.

« Vivant en nous, JÉSUS-CHRIST habite dans une chair de péché<sup>1</sup>, dans une chair qui ne respire que le péché, et qui n'est pétrie que du désir du péché<sup>2</sup>. Il vit par conséquent en nous avec horreur et condamnation perpétuelle de notre vieil homme<sup>3</sup>; il le repousse comme le bien repousse le mal; il le déteste, il n'en veut pas. »

Nous devons le détester et le repousser de

<sup>1</sup> Corpus peccati. (Rom., vi.) De corpore mortis hujus. (Id., vii.)

<sup>2</sup> Caro concupiscit adversus spiritum. (Gal., v.) Legi enim Deus non est subjecta; nec enim potest. (Rom., viii.)

<sup>3</sup> Olier, *Journée chrétienne*, 1<sup>re</sup> part., exercice du matin.

même pour obéir à la grande règle de la religion chrétienne : Entrez dans les sentiments du Christ Jésus<sup>1</sup>.

C'est donc pour JÉSUS-CHRIST, et pour JÉSUS-CHRIST seul, que nous devons mourir à nous-mêmes; Jésus nous l'a dit formellement : « Celui qui aura laissé sa vie *pour l'amour de moi*, la retrouvera<sup>2</sup>. » Notons-le bien, dit à ce sujet saint Augustin, c'est pour Jésus qu'il faut nous renoncer; la raison du renoncement est là tout entière<sup>3</sup>.

Notre-Seigneur, le Roi des rois, et la Reine, sa Mère, apparurent un jour avec sainte Marie-Madeleine à sainte Catherine de Sienne pour la consoler et la fortifier. Jésus lui dit : « Que veux-tu? Que choisis-tu, de toi ou de moi? » Catherine se mit à pleurer et lui répondit humblement, comme saint Pierre : « Seigneur, vous savez ce que je veux. Vous savez que je n'ai pas d'autre volonté que la vôtre et que votre cœur est mon cœur<sup>4</sup>! »

Et elle répétait au bienheureux Raymond, son confesseur, et à tous ceux qu'elle éclairait de ses très-saints conseils : « L'âme unie à Notre-

<sup>1</sup> Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu. (Philip., II.)

<sup>2</sup> Qui perdiderit animam suam propter me, inveniet eam. (Matth., X.)

<sup>3</sup> Qui perdiderit, inquit, propter me. Tota causa ibi est. (Serm. XCVI, de verbis Marci.)

<sup>4</sup> Vie de sainte Catherine de Sienne, I<sup>re</sup> partie, X.

Seigneur l'aime à proportion qu'elle déteste la partie sensuelle de son être. L'amour de DIEU engendre naturellement la haine du péché; et, lorsque l'âme voit que le germe du péché est dans ses sens et que c'est là qu'il prend racine, elle ne peut s'empêcher de haïr ses sens et de s'efforcer, non pas de les détruire, mais d'anéantir le vice qui est en eux; et elle ne peut y parvenir sans de grandes peines et de longs efforts. Il reste même, ajoutait la bonne sainte, il reste toujours la racine des petites Sautes <sup>1</sup> ! »

Plus le feu d'un brasier est ardent, plus il dévore le bois et le charbon que l'on y jette; lorsque sa chaleur est très-intense, comme dans les fournaies de certaines usines, le feu dissout jusqu'au fer, jusqu'aux métaux les plus durs : l'amour de Notre-Seigneur agit de même à l'égard des séductions du monde et des concupiscences du vieil homme; plus notre foi est vive et notre amour ardent, plus nous immolons facilement ce que les demi-chrétiens ne savent pas immoler, plus nous nous renonçons facilement et parfaitement. « Notre DIEU, dit saint Paul, notre JÉSUS est un feu dévorant; *DEUS noster ignis consumens est* <sup>2</sup>. »

<sup>1</sup> *Vie de sainte Catherine*, II<sup>e</sup> partie, VI.

<sup>2</sup> Ad Hebr., XII.

## VI

### CARACTÈRE SURNATUREL DU RENONCEMENT

**Si la raison naturelle suffit pour nous faire comprendre la doctrine du renoncement.**

La raison n'y comprend rien, et n'y peut rien comprendre. Ce n'est ni la chair ni le sang, mais uniquement la foi qui nous révèle le mystère fondamental du renoncement.

Abandonnée à ses propres forces, notre raison ne peut pénétrer jusqu'à la connaissance de la dégradation originelle et de ses fatales conséquences, non plus que de la Rédemption et des lois surnaturelles qui en découlent pour chacun de nous. La science du renoncement appartient donc exclusivement à l'ordre de la foi ; et au chrétien seul, à l'homme de foi, il est donné de connaître les mystères du règne de Dieu<sup>1</sup>. En cette matière, la sagesse humaine n'est que folie, et la folie de la croix est la seule vraie sagesse.

Plus un chrétien est uni intérieurement à Notre-Seigneur, plus il connaît et aime Jésus, plus

<sup>1</sup> Vobis autem datum est nosse mysteria regni DEI. (S. Luc, viii).

Il comprend l'impossibilité de ne pas se renoncer lui-même; plus il voit clairement son opposition naturelle à cet état surnaturel de sainteté, qui est l'état propre de Jésus et auquel il nous associe par le baptême et par la grâce.

Moins on est servent au service de DIEU, et moins on se rend compte de toutes ces choses. La tiédeur est comme une myopie spirituelle, qui fait si bien baisser notre vue que nous en arrivons à distinguer à peine le bien du mal, le monde de l'Évangile; et alors, confondant tout, ne voyant, ne comprenant plus rien, nous trouvons impossibles et absurdes les règles les plus claires de la piété chrétienne; nous levons les épaules quand on nous cite les exemples des Saints; nous trouvons ridicules, exagérées, les personnes pieuses; nous nous permettons mille relâchements, et nous avalons l'iniquité comme l'eau. Notre siècle affadi et sans doctrine abonde en ces sortes d'esprits qui se croient raisonnables et qui sont insensés. Plus que jamais, « le nombre des fous est infini. »

Partout, ce naturalisme antichrétien pénètre et s'insinue; il faut s'en méfier parfois jusque dans les communautés les mieux réglées, jusque dans les meilleurs séminaires, où le diable, ennemi du renoncement et de la vraie piété, cherche à surprendre quelques âmes moins vigilantes.

## VII

### NÉCESSITÉ ET ÉTENDUE DU RENONCEMENT EN GÉNÉRAL

**Si tous les chrétiens, sans exception, sont obligés de se renoncer eux-mêmes.**

Oui, car Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST ne fait aucune exception quand il dit en son Évangile : « Si quelqu'un veut être mon disciple, qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa croix chaque jour, et qu'il me suive<sup>1</sup>. »

Le Rédempteur, notre souverain Maître, pose là une règle universelle : il l'impose aux épouses comme aux vierges, aux gens du monde comme aux Religieux, aux laïques comme aux ecclésiastiques. L'Église tout entière, le corps tout entier avec tous ses membres doit suivre le Christ ; chaque membre trouve ici sa place, suivant sa condition, suivant sa vocation particulière ; que tous se renoncent, que tous portent leur croix ; qu'ils aiment, qu'ils suivent tous Celui qui seul ne

<sup>1</sup> Dicebat autem ad omnes : Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, tollat crucem suam quotidie, et sequatur me. (Luc., ix.) Si quis venit ad me, et non odit... animam suam, non potest meus esse discipulus. Et qui non bajulat crucem suam et venit post me, non potest meus esse discipulus. (Id., xiv.)

trompe pas et qui seul n'est point sujet à faillir<sup>1</sup>.

Encore une fois, la règle est générale, absolue : qui que vous soyez, homme ou femme, prince ou sujet, si vous voulez être chrétien et sauver votre âme, il vous faut entrer dans la voie indispensable du renoncement<sup>2</sup>. Pénétrez-vous de cette nécessité, à l'exemple des Saints, à l'exemple des Martyrs<sup>3</sup>; le chrétien qui se renonce, voilà le vrai juste, voilà le digne disciple de JÉSUS-CHRIST<sup>4</sup>.

**Que la pauvreté elle-même ne dispense pas de la loi du renoncement.**

Les pauvres sont obligés au renoncement aussi bien que les riches, parce qu'ils ont, eux

<sup>1</sup> Universaliter dixit : « Qui vult me sequi, abneget semetipsum. » Non enim hoc virgines debent audire, et maritatæ non debent; aut monachi debent, et conjugati non debent; aut clerici debent, et laici non debent : sed universa Ecclesia, universum corpus, cuncta membra per officia propria distincta et distributa, sequantur Christum. Ista autem membra quæ habent ibi locum suum in genere suo, et in suo modo, sequantur Christum; abnegent se, tollant crucem suam, ament eum, qui solus non decipit, qui solus non fallitur, solus non fallit. (S. Aug. serm. xcvi, de verb. Marci.)

<sup>2</sup> Si quis vult, sive mulier, sive vir, sive princeps, sive subditus, hanc ingrediatur viam. (S. Chrys., in Matth.)

<sup>3</sup> Audierant sibi quodammodo invisceraverant martyres, quod Dominus dixit : Si quis vult, etc. (S. Aug., serm. cccxix, in natali martyrum.)

<sup>4</sup> Qui seipsum abnegat, ipse justus, ipse dignus Christo est. (S. Amb., de officiis ministrorum, lib. I.)



aussi, malgré la dureté de leurs privations, le vieil homme à mortifier, des passions mauvaises à combattre, des séductions à éviter.

La pauvreté les met, il est vrai, dans des conditions infiniment favorables à la pratique du renoncement ; mais elle ne détruit pas en eux la triple concupiscence, qui est la matière essentielle du renoncement. Ils sont dans un courant de pénitence, d'humilité, de privations de tout genre, de souffrances morales et physiques, qui les entraîne vers le Paradis ; mais il ne faut pas que ce courant les entraîne malgré eux ; il faut, non-seulement qu'ils n'y résistent pas, mais encore qu'ils suivent volontairement le flot puissant et amer qui les emporte et les rapproche de JÉSUS-CHRIST. Un pauvre doit, comme un riche, détester et combattre généreusement tout ce qu'il aperçoit en lui d'opposé à la sainteté de JÉSUS.

Le monde et ses séductions existent également pour le pauvre ; ce n'est plus le monde splendide et brillant du riche, avec les délicatesses et les raffinements du luxe, avec les mollesses de la vie, avec l'or et la soie : c'est un monde plus grossier dans ses appétits, plus brutal dans ses formes ; c'est le monde du cabaret et de l'ivresse, c'est la convoitise et la haine du riche, c'est la passion du gain sordide, c'est l'assouvissement des instincts animaux, dépouillé de tout ce fard

menteur dont les colere l'amour-propre des riches mondains. Au fond, c'est toujours *le monde*, c'est-à-dire l'influence de Satan sur les créatures, c'est-à-dire l'empire du mal et de la corruption.

Les pauvres, comme les riches, sont donc obligés de se renoncer eux-mêmes et de renoncer au monde.

**Si le renoncement oblige aussi les enfants.**

Sans aucun doute. Il y a un vieil homme et un monde pour les enfants; et l'éducation chrétienne n'est, en définitive, que la première leçon du renoncement chrétien.

Le vieil homme, pour l'enfant, c'est le penchant qui le porte à vouloir s'élever au-dessus de ses camarades, à mépriser ceux qui sont moins heureusement doués ou moins riches que lui; qui le porte à la désobéissance, et lui rend si dur le joug de l'autorité; c'est le secret instinct qui le détourne de la prière et des pratiques de la piété, sous prétexte que « c'est ennuyeux, » et qui le pousse, au contraire, vers tout ce qui est plaisir, amusement mondain, brillante bagatelle; c'est le penchant qui lui fait rechercher avec une curiosité inquiète à s'instruire des choses mauvaises et à rire des indécences; le penchant à la paresse, à la gourmandise, à la vanité des habits, aux louanges et aux compli-

ments; en un mot, le penchant à tout ce qui est mauvais et dangereux.

Pour l'enfant, le monde, c'est la voix, lointaine encore, des théâtres, des romans, des séductions extérieures, dont l'Église cherche à le garantir en lui apprenant à connaître le vrai bien, à vivre de la vraie vie, et à ne pas prendre pour de l'or tout ce qui chatoie et brille à ses regards. Comme une bonne mère, elle éclaire son inexpérience et l'empêche de toucher le serpent qu'il rencontre sur son chemin, quelque gracieux que puissent être les mouvements et les replis du reptile, quelque splendides que puissent être les reflets de ses écailles aux mille couleurs. « Prends garde, lui dit la mère, c'est une bête venimeuse et traîtresse; si tu la touches, si tu la prends dans ta petite main, elle te fera mourir. »

Les parents et les maîtres qui n'aident pas l'Église dans cette grande œuvre de préservation sont de mauvais parents et de mauvais maîtres; ceux qui, par faiblesse ou par faux principes, combattraient cette action de l'Église, seraient des infanticides dans l'ordre moral.

Le renoncement garde les enfants dans l'innocence, dans la joie, dans la simplicité du bonheur. Notre-Seigneur les y oblige parce qu'il les aime, parce qu'il veut les voir heureux; et en leur imposant la loi du renoncement comme il

nous l'impose à nous tous, il ne fait qu'écarter les obstacles qui empêcheraient ces chères petites créatures de venir à lui, source unique de tout bien et de tout bonheur.

**Faut-il se renoncer partout et toujours ?**

Où, sans doute ; il nous faut tout faire au nom et pour la gloire de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, et non pas en notre propre nom, en vue de nous-mêmes. Soit que nous mangions, soit que nous buvions, et quoi que nous fassions, il nous faut agir de la sorte<sup>1</sup> si nous voulons agir en chrétiens. Que tous nos entretiens et toutes nos pensées, dit Origène, que toutes nos paroles et toutes nos actions soient donc pénétrées de cet esprit de renoncement, et rendons ainsi en JÉSUS-CHRIST un continuel témoignage à JÉSUS-CHRIST<sup>2</sup>.

Notre-Seigneur lui-même nous enjoint de nous renoncer de la sorte tous les jours, de porter notre croix tous les jours<sup>3</sup>, à chaque instant du jour,

<sup>1</sup> Omne quodcumque facitis in verbo aut in opere, omnia in nomine Domini JESU CHRISTI. (Coloss., III.) Sive manducatis, sive bibitis, sive aliud quid facitis, omnia in gloriam DEI facite. (I Cor., X.)

<sup>2</sup> Propterea omne colloquium nostrum et cogitatio, omnis sermo et actio ita fiat, ut nobis quidem ipsi renuntiemus ; Christum autem et in Christo testemur. (In Matth.)

<sup>3</sup> Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, tollat crucem suam quoti die, et sequatur me. (Luc., IX.)

en toutes circonstances. Ce n'est pas une fois, ce n'est pas deux fois, c'est partout et toujours, c'est durant toute la vie qu'il faut nous renoncer <sup>1</sup> pour JÉSUS, et porter la croix avec JÉSUS.

« Tous les jours, dans un sentier aussi serré, il faut, ajoute le grand Bossuet, laisser quelque partie de notre suite, c'est-à-dire quelqu'un de nos vices, quelqu'une de nos passions; tant qu'enfin nous demeurions seuls, nus et dépouillés, non-seulement de nos biens, mais de nous-mêmes. C'est JÉSUS-CHRIST! C'est l'Évangile! Qui de nous est tous les jours plus à l'étroit? » — Hélas! quel est le chrétien qui ne reste confus devant cette question?

Le saint curé d'Ars insistait sans cesse, dans ses catéchismes et partout ailleurs, sur la pratique universelle et courageuse du renoncement. « Nous n'avons en propre, disait-il, que notre volonté; c'est la seule chose que nous puissions tirer de notre fonds pour en faire hommage au bon DIEU. Aussi assure-t-on qu'un seul acte de renoncement à la volonté lui est plus agréable que trente jours de jeûne. Toutes les fois que nous pouvons renoncer à notre volonté pour faire celle des autres (lorsqu'elle n'est pas contre la loi de DIEU), nous acquérons de grands

<sup>1</sup> Non semel, aut bis, sed per totam vitam id faciendum est. (S. Chrys., in Matth.)

mérites, qui ne sont connus que de DIEU seul.

« Qu'est-ce qui rend la vie religieuse si méritoire ? C'est ce renoncement de chaque instant à la volonté, cette mort continuelle à ce qu'il y a de plus vivant en nous... Tenez : j'ai souvent pensé que la vie d'une pauvre domestique, qui n'a de volonté que celle de ses maîtres, si elle sait mettre à profit ce renoncement, peut être aussi agréable à DIEU que celle d'une Religieuse qui est toujours en face de la règle.

« Dans le monde même, à toute heure, on trouve à renoncer à sa volonté : on se prive d'une visite qui fait plaisir ; on remplit une œuvre de charité qui ennuie ; on se couche deux minutes plus tard ; on se lève deux minutes plus tôt ; lorsque deux choses se présentent à faire, on donne la préférence à celle qui nous plaît le moins.

« J'ai connu de belles âmes dans le monde qui n'avaient point de volonté, qui étaient tout à fait mortes à elles-mêmes. C'est là ce qui fait les saints !... Il n'y a que le premier pas qui coûte dans cette voie de l'abnégation. Quand une fois on y est entré, ça va tout seul ; et, quand on a cette vertu, on a tout<sup>1</sup> »

<sup>1</sup> *Vie du curé d'Ars, livre V, ch. VIII.*

## VIII

### DU DEGRÉ DE RENONCEMENT NÉCESSAIRE A TOUT CHRÉTIEN

**En quoi consiste le renoncement de précepte, sans lequel on ne peut se sauver.**

Il y a, dans la loi chrétienne du renoncement à soi-même et au monde, un *précepte* et un *conseil*. Le conseil s'adresse aux âmes plus élevées, aux volontés plus généreuses; le précepte regarde tous les fidèles, sans aucune exception.

Saint Thomas<sup>1</sup> distingue trois degrés dans le renoncement : le premier, indispensable au salut et de précepte rigoureux pour tous, consiste à détester et à combattre le péché mortel, avec tous les vices et toutes les occasions prochaines qui peuvent nous y faire tomber. C'est la mort

<sup>1</sup> Est enim abnegatio sui ipsius tripliciter : 1° quando abnegat statum peccati præcedentis ; existimate vos mortuos quidem esse peccato, viventes autem Deo, in Christo Jesu Domino nostro (Rom., vi) ; 2° si non est in peccato et transfert se ad statum perfectum ; 3° qui proprium affectum abnegat. (In Matth., x.)

au péché mortel, et la vie chrétienne ordinaire; premier et indispensable degré de l'amour de DIEU.

Le second degré du renoncement, supérieur au premier, correspond à la vie de la piété, dont nous nous occupons plus particulièrement dans ces petits traités : il consiste à détester pratiquement le péché véniel, à se corriger le mieux possible de tous ses défauts naturels, et à s'abstenir, dans une certaine mesure, des plaisirs, même permis, du monde.

Le troisième, encore bien plus parfait, est le renoncement des âmes intérieures et des Saints. Il consiste à renoncer aux moindres imperfections volontaires, et à vivre dans une délicatesse infinie de conscience, dans le pur amour de Notre-Seigneur et dans une mort totale à soi-même et au monde.

Le premier degré est seul de précepte proprement dit; sa violation mènerait infailliblement en enfer. Le second est, comme la piété, de précepte relatif; sa violation ne pourrait perdre que des âmes infidèles à une vocation supérieure. Pour la masse des chrétiens, le défaut de renoncement, à ce second degré, mènerait, non en enfer, mais en purgatoire. Le troisième est de pur conseil, et les âmes communes ne le conçoivent même pas. C'est un mystère d'amour entre Jésus et l'âme; et la négligence dans cette



voie de renoncement parfait contriste le cœur de Jésus et arrête l'essor de la sainteté. Pour une âme appelée à la perfection, cette négligence peut même devenir le commencement de la perte. « La perfection, dit quelque part sainte Thérèse, est parfois nécessaire à certaines âmes, même pour être sauvées. »

**En quel sens tout chrétien est obligé de renoncer au monde.**

Il y a des âmes d'élite, plus jalouses de leur sanctification, qui préfèrent rompre complètement avec le monde, afin d'échapper plus sûrement et plus entièrement à ses pièges; mais cette sainte fermeté n'est pas le partage du grand nombre, et la plupart des chrétiens sont appelés à vivre au milieu des mondains et à les fréquenter plus ou moins, non point par plaisir, mais par devoir. « Mon Père, dit Notre-Seigneur priant pour ses disciples, je ne demande pas que vous les retiriez du monde, mais seulement que vous les préserviez du mal <sup>1</sup>. »

Ainsi, à l'exemple de Jésus, notre très-saint Maître, nous sommes dans le monde, au milieu du monde, sans être du monde <sup>2</sup>, c'est-à-dire

<sup>1</sup> Pater sancte, non rogo ut tollas eos de mundo, sed ut serves eos a malo. (Ev. Joan., xvii.)

<sup>2</sup> De mundo non sunt, sicut et ego non sum de mundo. (Ev. Joan., xvii.)

sans aimer le monde, sans participer à l'esprit, aux maximes, aux illusions, aux péchés du monde. La foi vive, l'amour de JÉSUS-CHRIST nous gardent intérieurement des séductions mondaines; « c'est par Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST que le monde est crucifié pour moi, et moi pour le monde<sup>1</sup>, » s'écriait jadis le grand Apôtre.

**S'il est absolument défendu d'aimer le monde.**

Oui, absolument; DIEU lui-même nous le déclare en termes formels : « N'aimez pas le monde, ni les choses du monde. Si quelqu'un aime le monde, l'amour de DIEU n'est pas en lui. Tout ce qui est dans le monde est concupiscence de la chair, concupiscence des yeux, orgueil de la vie<sup>2</sup>. » Il est impossible de poser une défense plus explicite. C'est à prendre ou à laisser : ou JÉSUS-CHRIST sans l'amour du monde, ou l'amour du monde sans JÉSUS-CHRIST.

Aussi saint Augustin ajoute-t-il : « Vous aimez la terre? vous serez terre. Vous aimez DIEU? vous serez DIEU. Si donc vous voulez être des

<sup>1</sup> JESUS CHRISTUS Dominus noster, per quem mihi mundus crucifixus est, et ego mundo. (Ad Gal., vi.)

<sup>2</sup> Nolite diligere mundum, neque ea quæ in mundo sunt. Si quis diligit mundum, non est caritas Patris in eo; quoniam omne quod est in mundo, concupiscentia carnis est, et concupiscentia oculorum, et superbia vitæ. (I Joan., ii.)

dieux et les fils du Très-Haut, gardez-vous d'aimer le monde, ni les choses du monde<sup>1</sup>. »

Un serpent, couvert de fleurs, n'en est pas moins un serpent; ainsi le monde, malgré son cortège de séductions, de grâces, de fêtes brillantes, de vaine gloire et de faux honneur, malgré ses couronnes de lauriers et ses couronnes de roses, n'en est pas moins le monde, c'est-à-dire la chose du démon, l'empire antichrétien du péché et de la corruption.

**N'y a-t-il pas cependant des chrétiens qui aiment beaucoup le monde ?**

Christianisme de contrebande que le christianisme mondain ! Je vous le garantis au nom de Celui qui a dit : « N'aimez pas le monde ! »

Les chrétiens qui se laissent aller au courant des plaisirs mondains sont de pauvres moutons qui vont se promener et s'amuser du côté des loups; tôt ou tard ils seront mangés. L'amour du monde mène à toutes sortes de péché<sup>2</sup>. La piété la plus vraie s'use vite au contact du monde, comme la fleur qui s'étiôle en peu de temps dès qu'on l'a transplantée dans une terre empestée. Le monde est une terre maudite<sup>3</sup>,

<sup>1</sup> Terram diligis, terra eris. DEUM diligis, DEUS eris. Si ergo vultis esse dii et filii Altissimi, nolite diligere mundum, neque ea quæ sunt in mundo. (S. Aug., in Ep. 1 Joan.)

<sup>2</sup> Ad omne peccatum amor ducit mundi. (S. Aug., Epist. xxxvi)

<sup>3</sup> Mala regio est amor mundi. (S. Aug., de Verbis Dom.)

tout y est piège, tout y est péril <sup>1</sup>; et DIEU a dit : Celui qui aime le péril y périra. Le papillon qui joue avec la lumière ne brûle-t-il pas toujours ses ailes ?

L'expérience le démontre tous les jours : la vie chrétienne est incompatible avec l'amour du monde, et l'innocence apparente des plaisirs frivoles n'est qu'un rêve doré, un leurre par lequel Satan trompe habilement les âmes imprudentes. Ces prétendus *saints*, qui aiment beaucoup le monde, ne sont au fond que des dupes, et des dupes dangereuses ; ils se perdent et font beaucoup de mal par leur exemple <sup>2</sup>. Chrétiens de nom, ils combattent à leur insu contre le Christ <sup>3</sup>.

#### Quel est le monde le plus dangereux.

Ce n'est pas celui qui pousse jusqu'à la licence et à l'impiété les conséquences de ses principes pervers ; ce monde-là fait horreur aux âmes honnêtes. Le monde le plus dangereux est celui qui se présente à nous le sourire sur les lèvres, qui ne parle que de s'amuser, que de

<sup>1</sup> In dilectione mundi cuncta sunt noxia. (S. Leo, Serm. v de jejun.) Plena omnia periculis, plena laqueis. (Id., de Nativ. Dom.)

<sup>2</sup> Pereunt quippe male vivendo, perdunt vero alios, male vendi exempla præbendo. (S. Aug. de Sabb. sancto., Serm. v.)

<sup>3</sup> Multi sub nomine Christi militant contra nomen Christi. (S. Greg. in Job.)

prendre du bon temps, de mener joyeuse vie ; le monde poli, modéré dans le mal, qui évite les excès grossiers, qui garde toujours des dehors séduisants et aimables ; qui appelle l'impureté galanterie, la vengeance honneur, la folie gaieté, le mal bien ; voilà le monde le plus dangereux, celui qui perd le plus d'âmes. C'est un assassin couronné de fleurs.

**Si les plaisirs mondains sont tous coupables.**

S'ils étaient tous absolument coupables, ils seraient tous absolument défendus ; ce qui n'est pas. Mais, s'ils ne sont pas tous coupables, ils sont tous dangereux ; tous ils nous portent à la dissipation de l'esprit et du cœur, au développement des passions, de la vanité, de la sensualité ; tous ils nous détournent de la prière, de la piété, affaiblissent en notre esprit la ferveur de la foi, en nos cœurs l'amour de JÉSUS-CHRIST, en tout notre être la vie chrétienne. Il faut donc en prendre le moins possible, nous méfier beaucoup de la corruption qui règne dans le monde<sup>4</sup>, user du monde comme n'en usant pas, et résister courageusement, pour l'amour de JÉSUS-CHRIST, aux attraits si puissants du plaisir.

« Vous me demandez, écrit à une personne

<sup>4</sup> Fugientes ejus, quæ in mundo est, concupiscentiæ corruptionem. (II Petr., 1.)

pieuse le plus saint, le plus indulgent et le plus sage de tous les directeurs, vous me demandez si ceux qui veulent vivre avec quelque perfection peuvent tant voir le monde. La perfection ne gist pas à ne point voir le monde, mais oui bien à ne le point gouter et savourer. Tout ce que la vue nous apporte, c'est le danger ; car qui le voit, est en péril de l'aimer : mais à qui est bien résolu et déterminé, la vue ne nuit point. Nos premiers chrétiens étoient au monde de corps et non de cœur, et ne laissoient pas d'estre très-parfaits. En nous, je ne voudrois nulle exagération, nulle feintise. La rondeur et simplicité sont nos propres vertus<sup>1</sup>. »

« Quand on vit au monde<sup>2</sup>, dit encore saint François de Sales, quoiqu'on ne le touche que des pieds, on est embrouillé de sa poussière. » Il ne dit pas « de sa boue, » mais « de sa poussière, » indiquant ainsi que les mondanités, même non coupables, ternissent toujours l'éclat d'une âme chrétienne. Ces toiles d'araignée suffisent parfois cependant pour prendre les abeilles. Hélas ! que de pauvres âmes ont été prises dans le réseau de ces plaisirs *innocents* ! Elles se sont perdues en riant<sup>3</sup>, et nous attestent du fond de l'en-

<sup>1</sup> Lettres spirituelles.

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> Quasi per risum stultus operatur scelus. (Prov., x.)

fer que « la religion pure et sans tache devant DIEU consiste à se préserver des souillures du siècle <sup>1</sup>, selon l'oracle de la Sainte-Écriture.

**S'il est vrai que saint François de Sales ne voit aucun mal dans les danses, spectacles et autres plaisirs du monde.**

Les demi-chrétiens qui voudraient allier ce que DIEU commande et ce qu'il défend, s'imaginent trouver un appui dans la douce et sainte doctrine du bienheureux Évêque de Genève, pour s'autoriser à passer les soirées aux spectacles, les nuits aux bals, et le jour à faire un peu de bien, à prier quelque peu, etc. Ils se trompent grandement; car, si les autres Saints, plus austères dans la forme, coupent la tête du vieil homme avec un couteau de fer, saint François de Sales coupe en souriant la tête de ce même vieil homme avec un couteau de sucre. Sucre, tant qu'on voudra; mais la tête est coupée bel et bien. L'abbé Olier, qui était un *rude* saint et qui s'y entendait en pareille matière, appelait saint François de Sales « le plus mortifié et le plus mortifiant de tous les Saints. »

Non, l'Évêque de Genève ne dit pas ce qu'on voudrait lui faire dire. En voici la preuve, tirée de cette *Introduction* même dont on cherche à

<sup>1</sup> Religio munda et immaculata apud DEUM et Patrem, hæc est : immaculatum se custodire ab hoc sæculo. (S. Jacob., 1.)

se faire une arme contre la saine doctrine des confesseurs et des mères chrétiennes qui, résistant au courant de ce temps-ci, ne permettent pas tout, en fait de plaisirs :

Bien qu'ordinairement, dit donc saint François de Sales, les danses et les spectacles ne soient pas mauvais par eux-mêmes, ils sont néanmoins *très-dangereux*, surtout si on s'y attache. Ils dissipent l'esprit de dévotion, allanguissent les forces, refroidissent la charité, et réveillent en l'âme mille mauvaises affections. *Il faut s'en dispenser le plus qu'on peut*, et si en quelque occasion on ne peut pas s'en excuser, il faut accompagner la danse de modestie, de dignité, de bonne intention, et au sortir de là, pour empêcher les dangereuses impressions, considérer que, pendant que vous étiez au bal, plusieurs âmes brûlaient au feu d'enfer pour les péchés commis à la danse; la mort s'approchait pour vous appeler à une autre danse où l'on ne fait qu'un pas, le pas du temps à l'éternité; et Notre-Seigneur, Notre-Dame, les Anges et les Saints vous regardaient : oh ! que vous leur avez fait grand'pitié, voyant votre cœur amusé à une si grande niaiserie et attentif à cette fadaise<sup>1</sup> !

J'engagerais les chrétiens dansants et les

<sup>1</sup> Troisième partie, chapitre xxxiii.



mères *indulgentes* à relire ce petit passage si explicite, toutes les fois qu'ils s'apprêtent à aller au bal, au spectacle, et à faire de la nuit le jour.

Et notez qu'au temps de saint François de Sales les danses étaient infiniment plus graves et plus convenables qu'aujourd'hui ; les bals, beaucoup plus rares, finissaient toujours vers minuit ; et les théâtres, en comparaison des nôtres, étaient presque des lieux d'édification.

Hélas ! qu'il y a donc peu de chrétiens véritables ! Combien de femmes dévotes et très-dévotes, combien de jeunes gens *pieux* ne sont pas *chrétiens* ! Tout imprégnés de l'esprit du monde, ils ne comprennent même pas l'A B C D du christianisme : à leurs yeux, on est un saint, bon à canoniser, dès qu'on joint à un grain de piété une humeur enjouée et de la gaieté de caractère. Et c'est le pauvre saint François de Sales qui porte, bon gré, mal gré, l'endosse de ces dérèglements !

Méditez encore, je vous prie, les trois ou quatre chapitres de l'*Introduction*, relatifs à ce même sujet : c'est le dernier mot de la foi, de l'expérience et du bon sens. Je le répète donc, après saint François de Sales et après tous les Saints : le monde, en tout ce qu'il dit, en tout ce qu'il invente, n'est que misère et folie.

**N'est-ce pas trop dire : la folie du monde ?**

**Non, c'est l'exacte vérité ; l'esprit du monde est folie devant Dieu <sup>1</sup>.**

**Dites-moi ; un pauvre hère qui se croirait sérieusement prince ou roi, qui prendrait toutes les choses de la vie au rebours du bon sens, du sens droit et vrai, qui préférerait aux biens réels les illusions de son cerveau malade, ne l'appelleriez-vous pas un fou, un vrai fou ? Eh bien, le monde fait tout cela et pis encore : il danse, il rit, il saute, il bavarde ; il s'applique corps et âme à des chiffons, à des chevaux, à des carrosses ; il se repait de bagatelles, de romans, de spirituelles sottises ; il vit sans rien comprendre à la vie, méprise la sagesse chrétienne, qui seule comprend les choses. Oubliant les grandes réalités, les réalités éternelles, oubliant Dieu et son Christ, oubliant le ciel, le jugement, l'éternité, l'enfer, le monde court, comme un insensé, dans la voie large, dans la voie semée de fleurs, qui conduit à l'abîme <sup>2</sup>. Il se perd, et se moque de nous qui nous sauvons.**

**Comme le chien de la fable, il lâche la proie pour l'ombre. Il est fou parce qu'il se croit bon et qu'il est mauvais ; parce qu'il se croit riche**

<sup>1</sup> *Sapientia hujus mundi stultitia est apud Deum. (I Cor., III.)*

<sup>2</sup> *Lata porta, et spatiosa via est, quæ ducit ad perditionem et multi sunt qui intrant per eam. (Matth., VII.)*

et qu'il est misérable<sup>1</sup>; parce qu'il se croit heureux et qu'il n'a ni vraie joie ni vrai bonheur. Il est fou parce qu'il ne vit que d'illusions. Gardons-nous de cette contagieuse folie; le nombre de ses victimes est infini<sup>2</sup>, dit l'Écriture.

**Comment les fidèles obligés de vivre dans le monde peuvent se préserver de l'esprit du monde.**

« Comme les mères perles vivent dans la mer sans prendre aucune goutte d'eau marine, et comme vers les isles Chélidoines il y a des fontaines d'eau bien douce au milieu de la mer : ainsi peut une ame vigoureuse et constante vivre au monde, sans recevoir aucune humeur mondaine, et trouver des sources d'une douce piété au milieu des ondes amères de ce siècle<sup>3</sup>. »

Les bons fidèles, obligés de vivre dans le monde, peuvent se préserver de l'esprit du monde en employant le mieux possible les nombreux moyens que l'Église leur présente pour les faire vivre de la vie chrétienne, pour les garder du péché, pour les conduire au port du salut. Ces moyens se réduisent à deux principaux qui les embrassent tous : la prière et la fréquentation des sacrements. Par ces deux canaux le ciel

<sup>1</sup> Dicis : quod dives sum, et locupletatus; et nescis quia tu es miser, et miserabilis, et pauper, et cæcus, et nudus. (Apoc., III.)

<sup>2</sup> Et stultorum infinitus est numerus. (Eccles., I.)

<sup>3</sup> *Introduction à la Vie dévote, préface.*

correspond avec la terre ; Notre-Seigneur fait couler en nos âmes sa grâce toute-puissante ; il descend lui-même jusque dans nos cœurs et il nous rend possible ce qui serait tout à fait impossible sans son assistance.

Jésus en nous, voilà le grand moyen, le moyen fondamental que DIEU nous a donné dans sa miséricordieuse tendresse, pour nous préserver de la contagion du monde. Du haut du ciel, du fond de notre âme où il réside, Jésus, notre Sauveur, nous crie : « Ayez confiance, j'ai vaincu le monde. Demeurez en moi et moi en vous. Celui qui est en vous est plus grand que celui qui est dans le monde<sup>1</sup>. » Voilà le préservatif infailible, divin, universel, plus fort que le prince de ce monde !

Soyons donc au milieu du monde comme Jésus, notre très-saint modèle. Il fréquentait au besoin les mondains et les pécheurs ; il était alors si bon pour eux, qu'il était réputé leur ami<sup>2</sup> ; nous le voyons assister à une noce ; malgré son austérité habituelle, il acceptait de splendides repas, lui, l'infinie sainteté, lui, la condamnation du monde ! En Jésus et avec Jésus, allons,

<sup>1</sup> *Confidite, ego vici mundum. (Ev. Joan., xvi.) Manete in me, et ego in vobis. (Id., xv.) Major est qui in vobis est quam qui in mundo. (I Joan., iv.)*

<sup>2</sup> *Ecce homo... amicus publicanorum et peccatorum. (S. Luc VII.)*

quand il le faut, au milieu des mondains, par devoir, par bienséance, politesse et charité; allons-y même par manière de récréation honnête; n'y allons jamais par pur plaisir et vanité. Soyons dans le monde une reproduction vivante de JÉSUS-CHRIST, et, en remplissant nos *devoirs* de société, demeurons avant tout des hommes de foi; par la fermeté d'une foi vive nous triompherons certainement des séductions du monde<sup>4</sup>.

Ainsi, et pour nous résumer, le premier degré du renoncement à soi-même et au monde, nécessaire à tout chrétien sous peine de damnation, consiste à détester pratiquement et à éviter tout ce qui, dans le monde, est en opposition directe avec la loi de DIEU, tout ce qui est formellement défendu par l'Église et par l'Évangile, tout ce qui est péché grave ou occasion prochaine de péché grave. Le chrétien qui ne pratique pas le renoncement, au moins à ce premier degré, est indigne de JÉSUS-CHRIST et marche droit vers l'enfer.

<sup>4</sup> *Hæc est victoria quam vincit mundum fides nostra.* (1 Joan., v.)

## IX

### DU DEGRÉ DE RENONCEMENT NÉCESSAIRE A LA PIÉTÉ

**A quoi nous oblige la piété chrétienne au sujet du renoncement.**

Nous l'avons indiqué tout à l'heure : la vie chrétienne proprement dite exige de chacun de nous le renoncement à tout ce qui, en nous et en dehors de nous, est gravement mauvais ou gravement dangereux. La piété, qui est de beaucoup supérieure à la simple vie chrétienne, nous oblige à plus de délicatesse dans le service de Notre-Seigneur et, par conséquent, à un renoncement supérieur, plus délicat, plus parfait. Un fidèle vraiment pieux déteste et repousse, pour l'amour de Notre-Seigneur, non-seulement le péché mortel et ses occasions, mais encore le péché véniel et tout ce qui peut l'y faire tomber.

Les occasions du péché véniel sont, en nous, les défauts naturels, et, en dehors de nous, les vanités et frivolités du monde.

**Ce que c'est qu'un défaut naturel.**

Un défaut naturel est une inclination fâcheuse qui influe d'une manière générale sur notre conduite, et y introduit mille manquements. Un défaut n'est pas un *vice* ; le vice est dans le cœur, dans la volonté, tandis que le défaut est plutôt dans le tempérament, dans le caractère. Les vices sont opposés aux vertus ; les défauts, simplement aux qualités naturelles.

Tous tant que nous sommes, nous avons des défauts ; ils viennent du péché originel comme les concupiscences, bien qu'ils soient beaucoup moins graves.

On pourrait les comparer, dans l'ordre physique, à ces tempéraments lymphatiques, ou nerveux, ou sanguins, ou bilieux, qui, sans nous rendre malades et sans menacer notre vie, rompent néanmoins l'équilibre parfait de notre santé et sont la cause de presque toutes les petites incommodités qui nous surviennent. Ces défauts de tempérament ne nous prédisposent aux maladies graves que de loin et fort indirectement.

**Quels sont les principaux défauts naturels.**

Les plus communs et aussi les plus dangereux sont peut-être : la légèreté, l'inconstance, l'entêtement et la mélancolie, qui affectent plus

directement l'esprit ; la faiblesse de caractère, la mollesse et l'indécision, qui affectent plus directement la volonté ; l'égoïsme, la passion et la dureté, qui affectent surtout les sentiments du cœur ; enfin le mauvais caractère, qui affecte davantage nos rapports avec le prochain.

**De la légèreté, de l'inconstance, de l'entêtement,  
de la mélancolie.**

La *légèreté* est un défaut de caractère, une disposition de l'esprit qui nous fait agir et parler sans réflexion, qui nous empêche de peser et de mûrir nos décisions. Les esprits légers ne comprennent pas l'importance de la vie et du temps ; ils ne pensent qu'à s'amuser, ils mettent le plaisir avant le devoir ; ils rient de tout, sont railleurs, bavards, inconsiderés, frivoles, inconséquents ; ils traitent étourdiment les affaires les plus sérieuses, n'approfondissent rien ; ils ne jugent que sur la forme, sur les apparences, et se laissent facilement éblouir par tout ce qui brille ; ils sont dissipés, capricieux, portés aux vanités mondaines. La légèreté fait un tort immense à la piété, surtout dans la jeunesse.

L'*inconstance* est un manque de règle et d'esprit de conduite qui nous fait tout entreprendre sans rien finir, et qui rend ainsi stériles les plus brillantes qualités de l'esprit et du cœur. Sans motif suffisant et avec une facilité déplorable,



elle nous fait changer d'idées, de sentiments, de résolutions, d'affections, de goûts, etc., et abandonner par caprice les meilleurs projets, les positions les plus avantageuses et jusqu'aux œuvres les plus saintes. Au lieu d'agir par principes comme le demandent la foi et la raison, les esprits inconstants ne vivent que d'impressions, de sentiments, et tournent à tout vent comme une girouette.

L'*entêtement* est l'extrême opposé de la légèreté et de l'inconstance. C'est une défectuosité naturelle de l'esprit, non moins fâcheuse que les deux autres. Les entêtés sont ordinairement des esprits étroits et peu ouverts, qui tiennent quand même à leurs idées personnelles, se buttant sans savoir pourquoi et opposant d'aveugles et sottés résistances aux avis des personnes les plus éclairées. L'entêtement, par une racine secrète, tient à l'orgueil et à la vanité; aussi un entêté a-t-il grand'peine à reconnaître son tort et le voit-on s'exposer à mille déboires plutôt que de revenir sur ses pas.

La *mélancolie* est une tournure d'esprit très-funeste à la piété; une inclination naturelle à voir tout en noir et à tout faire avec un fond de désolation non raisonnée, avec un abattement, une gravité morne, taciturne, ennuyeuse et ennuyée, avec une humeur chagrine tout à fait contraire à l'esprit de Notre-Seigneur. Elle jette

**ans de tristes rêveries ; elle est misanthrope et morose, elle aime la solitude et partout elle est malheureuse. Ce défaut tient presque toujours au tempérament, ce qui ne doit pas nous empêcher de le combattre avec énergie.**

**De la faiblesse de caractère, de la mollesse et de l'indécision.**

On entend par *faiblesse de caractère* un manque d'énergie morale qui nous fait aisément sacrifier notre devoir et céder soit à la crainte, soit aux railleries, soit aux caresses et aux affections naturelles. La faiblesse vient souvent d'un désir exagéré de plaire à tout le monde, même à ceux à qui il faut savoir déplaire ; mais plus souvent encore elle vient d'un excès d'indulgence, d'un excès de bonté instinctive, ou, pour mieux dire, d'une bonté inintelligente, affadie, et privée du nerf que donnent aux âmes la crainte de DIEU et la haine du mal. Les gens faibles sont de l'avis de tout le monde ; ils plient devant les obstacles, et il leur devient très-difficile de ne pas se laisser entraîner par ce courant du monde qui perd tant d'âmes. Dans les temps difficiles comme ceux où nous vivons, ces caractères-là sont extrêmement exposés.

La *mollesse* est un laisser-aller, un amour de ses aises, une crainte immodérée de tout travail et de toute fatigue, qui fait que nous ne

sommes bons à rien. Elle engourdit toutes nos facultés, nous fait tomber de négligences en négligences, nous endort dans les délicatesses d'une vie sensuelle et efféminée, et nous rend immortifiés, douillets, indolents, lâches, apathiques, incapables des sacrifices journaliers qu'exige le devoir, incapables de lutter contre les tentations. C'est l'opposé de la mortification chrétienne.

Le troisième défaut naturel qui affecte gravement notre volonté est l'*indécision*. L'indécision nous jette dans le vague, dans l'inutilité; elle nous empêche de prendre les résolutions précises et fortes sans lesquelles la pratique du bien est impossible. Les caractères indécis sont fort à plaindre : toujours incertains, toujours suspendus entre deux vouloirs, ils compromettent leurs intérêts les plus chers, à commencer par ceux de leur conscience; de peur de ne pas assez bien faire, ils ne font rien; de peur de ne pas assez gagner, ils perdent tout.

Il est inutile de faire remarquer l'opposition de tous ces défauts avec les règles évangéliques du renoncement, imposées par Notre-Seigneur à quiconque veut être son disciple.

#### **De l'égoïsme, de la dureté et de la passion.**

*L'égoïsme* est une odieuse tendance, d'autant plus difficile à combattre qu'elle est plus secrète et plus cachée au fond du cœur. L'égoïsme est

l'opposé du dévouement; c'est le culte du *moi*, la recherche continuelle du *moi*, et l'insouciance de tout ce qui n'est pas ce *moi* bien-aimé. L'égoïste pense à lui-même avant tout et par-dessus tout; il rapporte tout à lui, sans s'inquiéter du bien-être des autres; il n'a de cœur et de soucis que pour lui-même. Ce détestable défaut dessèche le cœur; malgré des formes parfois aimables, les égoïstes ne savent pas aimer, et tous leurs instincts contredisent formellement la parole du Sauveur : « Il vaut mieux donner que recevoir<sup>1</sup>. »

Pris en lui-même, et avant que la charité chrétienne soit venu le combattre, l'égoïsme est plus qu'un défaut; c'est un vice, un vice abominable, le pire de tous les vices. Aussi ne parlé-je ici que de la tendance à l'égoïsme, ou, si l'on veut, de ce qui reste de ce vice dans une âme vraiment pieuse, qui le réprime de son mieux.

J'en dirai autant de la dureté. La *dureté* est une sécheresse de cœur qui nous empêche de compatir, comme nous le devons, aux infirmités et aux besoins de nos frères. Un naturel dur et sec ignore les ménagements de l'indulgence; il froisse, il rudoie sans nécessité; il applique les principes, les règles avec une ri-

<sup>1</sup> Dominus Jesus ipse dixit: Beatius est magis dare quam accipere. (Act. apost., xx.)

gueur inflexible que condamnent à la fois la raison, l'expérience, la charité. Dureté n'est pas méchanceté; le méchant a mauvais cœur; l'homme dur a le cœur sec et insensible. Il est froid; il est roide. Autant la fermeté est une qualité louable, autant la dureté est un défaut répréhensible chez un chrétien.

Le défaut naturel qu'on appelle la *passion* est un excès de vivacité dans l'esprit, dans l'humeur, dans les manières, une sorte de fougue naturelle, qui nous fait habituellement dépasser la mesure et nous jette dans toutes sortes d'engouements et d'exagérations. Cette ardeur immodérée s'applique au bien comme au mal; elle compromet les meilleures intentions et les meilleures causes; comme un cheval fougueux, elle emporte et souvent brise le char, au lieu de le conduire. Les caractères passionnés sont impétueux, violents, injustes. Rien n'aveugle autant que la passion; elle fait faire et dire mille choses regrettables et souvent fort mal édifiantes. Elle réfléchit peu et va de l'avant; elle enfante les discussions amères, les paroles aigres et blessantes; elle fait sortir l'âme de cette sainte paix de DIEU, qui est la marque des vrais chrétiens et qui seule garde nos intelligences et nos cœurs en Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Pax Dei, quæ exsuperat omnem sensum, custodiat corda vestra, et intelligentias vestras in Christo JESU. (Philipp., iv.)

**De mauvais caractère.**

On appelle *mauvais caractère* une désagréable propension à grogner, à bouder, à se piquer et à se fâcher pour des riens, à parler avec aigreur et à suivre les caprices d'une humeur bizarre, inégale et chagrine. Le mauvais caractère rend susceptible, maussade, grinchu, brusque et grossier, irascible, hargneux, querelleur. Rien ne fait plus de tort à la piété que ce fâcheux défaut : outre qu'il est directement oppose à la douceur et à la patience, il nous rend insupportables aux malheureux qui sont obligés de vivre avec nous. Quelles que puissent être d'ailleurs les bonnes qualités d'un homme acariâtre, et même ses vertus, il est impossible à vivre et on le fuit. On ne sait par quel bout le prendre ; c'est un fagot d'épines qui pique dès qu'on le touche.

On pourrait signaler encore bien d'autres défauts naturels, par exemple, le caractère absolu, dominateur ; le caractère romanesque, qui vit d'illusions et d'imaginations ; le caractère sentimental ; le caractère concentré, etc., etc. Que chacun s'éprouve<sup>1</sup> et se juge ; et surtout, avec la grâce de Notre-Seigneur, que chacun mette sans hésiter la cognée à la racine de l'arbre !

<sup>1</sup> Probet autem seipsum homo. (I ad Cor., 13)

**Si l'on peut se corriger de ses défauts.**

« Pourquoi, dit le bon saint François de Sales, ne pourrions-nous pas corriger nos inclinations perverses pour devenir meilleurs? Il n'y a point de si bon naturel qui ne puisse estre rendu mauvais par les habitudes vicieuses; il n'y a point aussi de naturel si revesche, qui, par la grâce de DIEU premièrement, puis par l'industrie et diligence, ne puisse estre dompté et surmonté <sup>1</sup>. »

On ne peut pas déraciner tout à fait les défauts naturels, car ils tiennent à notre nature par des racines trop profondes; mais on peut toujours les comprimer, et il le faut faire, parce qu'ils sont l'occasion immédiate de presque toutes nos fautes, et qu'ils empêchent Jésus de nous sanctifier comme il le voudrait.

Ce travail est un travail de tous les jours; les défauts naturels repoussent sans cesse comme la barbe de notre visage, comme l'herbe de nos jardins. Ce serait grandement s'abuser que de croire à une victoire définitive après un combat d'un an, de dix ans, de vingt ans; et le saint Évêque de Genève répondait un jour à quelques personnes qui lui reprochaient de n'avoir pas assez vertement réprimandé un jeune libertin : « A vous dire le vrai, je craignais d'épancher en

<sup>1</sup> *Introduction, I part., chap. xxiv.*

un quart d'heure ce peu de liqueur de mansuétude que je tâche de recueillir depuis tantôt vingt-deux ans, comme une rosée, dans le vase de mon cœur. Les abeilles sont plusieurs mois à faire un peu de miel, que l'homme avale en une bouchée <sup>1</sup>. »

**Ce qu'il faut faire pour se corriger de ses défauts naturels.**

Avant tout il faut travailler à les bien connaître; comment combattre un ennemi qu'on n'aperçoit même pas? Et pour arriver à les connaître, il faut examiner souvent et régulièrement notre conscience, ouvrir notre cœur avec une grande simplicité à notre confesseur et père spirituel, écouter les avertissements et avis charitables des gens de bien, et enfin tâcher de nous instruire le plus solidement possible des choses de DIEU par la lecture des livres de piété.

Il est surtout important d'arriver à bien connaître notre *défaut dominant*, c'est-à-dire notre principale inclination mauvaise, la défectuosité fondamentale de notre caractère.

En second lieu, nous devons combattre nos défauts naturels et principalement notre défaut dominant au moyen d'une vigilance continuelle, au moyen de la prière et des sacrements. N'attendons pas qu'ils se soient enracinés dans notre

<sup>1</sup> *Esprit de saint François de Sales*, 1<sup>re</sup> part., chap. xxi.



âme; tuons l'ennemi tandis qu'il est faible encore<sup>1</sup>.

**Pourquoi si peu de gens se corrigent de leurs défauts naturels.**

Eh, mon Dieu! précisément parce que ces défauts sont *naturels*, parce qu'ils font partie de nous-mêmes, parce qu'ils sont nous-mêmes. On combat facilement une maladie, parce que facilement on s'en aperçoit et on se rend compte de ses dangers : mais il arrive très-souvent que l'on ne s'aperçoit même pas d'un vice de tempérament, parce que ce vice de tempérament n'a guère de manifestations précises, de symptômes bien déterminés, et qu'il est à l'état vague dans l'organisme tout entier.

Il en est ainsi de nos défauts naturels : très-facilement les chrétiens, même les plus zélés, même les Prêtres, même les Religieuses et les Religieux, peuvent se faire illusion sur l'existence de ces défauts, à plus forte raison sur leur gravité. On arrive souvent, le diable aidant en secret, à les prendre pour des qualités; et dès lors, loin de s'en méfier, loin de les combattre comme on le devrait, on s'y attache par principe de conscience et pour ne pas manquer à son devoir.

<sup>1</sup> Dum parvus est hostis, interfice. (S. Hieron.)

Par exemple, on est léger : n'envisageant cette légèreté que par son côté aimable, on se persuade aisément qu'on a un heureux caractère, une humeur facile et avenante, de la vivacité d'esprit, de la gaieté, de l'entrain, etc. ; toutes choses très-bonnes, en effet. — On est entêté : on se croit ferme, énergique dans ses résolutions ; on n'est pas comme celui-ci ou celle-là qui tourne à tout vent et change à tout propos. — On est inconstant : on prend cette inconstance pour un grand amour du bien qui nous fait aussitôt voler vers le mieux et abandonner sans amour-propre nos projets, dès que nous voyons qu'ils ne valent rien. — On a un caractère passionné et impétueux : on se voit animé d'une ardeur excellente, d'un saint zèle pour le bien, d'une vertueuse indignation contre tout ce qui est mal. — On est mou, on est faible : on se dit tout bas : comme je suis bon ! comme je suis indulgent, condescendant, facile à vivre ! Quel cœur tendre ! — Et ainsi de tous nos défauts naturels. *L'illusion*, voilà le principal obstacle de notre amendement.

**N'y a-t-il pas des défauts naturels dont il est impossible de se corriger ?**

Malheureusement oui : ce sont les défauts dont il est impossible ou à peu près impossible d'avoir conscience. Comment guérir un mal que l'on

ignore? Je signalerai entre autres l'*esprit faux* et la *bêtise*.

Il y a des personnes très-sincèrement chrétiennes et même pieuses qui ont l'esprit faux, le jugement de travers; elles comprennent les choses de DIEU et les choses de ce monde d'une façon si bizarre, qu'elles jugent, parlent et agissent tout autrement qu'on ne doit. Ainsi, on les entend soutenir les thèses les plus excentriques en religion, en politique, en éducation, en piété, même sur des matières de foi, sur des points incontestables de morale chrétienne; et cela, non par esprit de rébellion, mais par pure erreur de jugement. Ainsi, malgré l'enseignement de tous les Pasteurs de l'Église, on en voit qui prennent le parti des impies, des révolutionnaires, soit dans la grande question du temporel du Saint-Siège, soit dans d'autres points de doctrine ou de discipline non moins clairement formulés. Ainsi encore, l'Église ordonne à tous les fidèles de communier *au moins* une fois l'an: ces personnes-là, sous prétexte qu'il ne faut pas être plus exigeant que le Pape, disent que la perfection consiste à faire ce que l'Église ordonne, ni plus, ni moins; et elles s'en tiennent à leurs pâques, quoi que puisse dire leur curé. Elles s'arrêtent à toutes les objections et glissent sur les réponses; elles entendent la piété à leur manière, et scandalisent souvent leurs enfants,

leurs serviteurs, leurs confrères et tous ceux qui les fréquentent. Quel remède, je vous le demande, apporter à un travers d'esprit, à un défaut de jugement qui ferme lui-même la porte à tout remède? Comment parler à un sourd qui ne sait seulement pas qu'il est sourd?

La *bêtise* est un défaut naturel également incurable et fort nuisible à la piété. Une piété inepte, inintelligente, se rend facilement ridicule, dit ce qu'il ne faut pas dire, fait des maladresses à tout propos.

Je le sais, les personnes qui sont affligées de ces défauts sans remède n'en sont pas responsables devant le bon DIEU; mais on doit constater néanmoins l'utilité, pour ne pas dire la nécessité, d'un esprit juste, d'un jugement droit et d'une intelligence au moins ordinaire pour que la piété soit digne de Notre-Seigneur. L'esprit ne gâte jamais rien, et la parole évangélique « Bienheureux les pauvres d'esprit » (que de mauvais plaisants détournent parfois de son sens divin), bien loin de canoniser la bêtise, signifie simplement qu'il faut être, d'esprit et de cœur, détaché du monde et de soi-même si l'on veut appartenir à JÉSUS-CHRIST. La pauvreté d'esprit n'est que l'esprit de pauvreté.

**Comment nos défauts naturels peuvent servir à notre sanctification.**

Quand nous les combattons généreusement, ils peuvent nous être très-utiles, en devenant pour nous des occasions de mérite et de sanctification ; en ce sens, on peut dire que nos défauts naturels nous conduisent au ciel plus sûrement, je ne dis pas que nos vertus, mais que nos bonnes qualités, lesquelles, bien souvent, nous inspirent une funeste confiance en nous-mêmes.

Saint Augustin le disait jadis aux fidèles d'Hippone : « Suivons le Christ et montons au ciel après lui, au moyen même de nos défauts et de nos mauvais penchants. Pourvu qu'on s'applique à les surmonter, pourvu qu'on les domine, on s'en fait un marchepied pour monter plus haut. Ils nous élèveront, si nous les tenons sous nos pieds ; et, par ce moyen, de nos défauts eux-mêmes nous nous faisons une échelle pour nous rapprocher de DIEU<sup>1</sup>. »

Que le nombre, que la ténacité de ces défauts ne découragent donc personne ! A qui aime DIEU, tout tourne à bien<sup>2</sup>. Ne nous laissons pas de

<sup>1</sup> Ascendamus post Christum, et per vitia ac passiones nostras, si utique unusquisque nostrum subdere eas sibi studeat, ac super eas stare consuescat, et ipsis sibi gradum construit quo possit superiora conscendere. Elevabunt nos, si fuerint infra nos : de vitiis nostris scalam nobis facimus, si vitia ipsa calcamus. (Serm. III, de Ascens.)

<sup>2</sup> Diligentibus DEUM omnia cooperantur in bonum. Rom., VIII.)

- combattre le vieil homme avec toutes ses misères ; car si nos mauvais penchants ne sont pas écrasés, ils nous écraseront<sup>1</sup>.

**Jusqu'à quel point la piété nous oblige à renoncer aux vanités et frivolités du monde.**

Par ces vanités et frivolités on entend ces mille plaisirs, ces modes, ces coutumes mondaines, qui, sans être précisément mauvaises, ne sont pas exemptes de dangers. Ce ne sont pas les *pompes* du diable, auxquelles nous renonçons au baptême ; ce sont ses demi-pompes, ses pompes modérées, ses pipeaux les moins collants. Tels sont, entre autres, les bals de bonne société, les spectacles honnêtes, les *bons* romans, les *nobles* ambitions, et cette foule d'amusements plus ou moins ridicules auxquels les gens du monde consacrent leur existence.

La piété, quand elle est solide et vraie, nous fait voir sous leur vrai jour toutes ces niaiseries, toutes ces dangereuses bagatelles ; elle nous en détache et nous fait aimer des biens plus réels, les seuls biens réels et purs. Elle nous fait comprendre qu'il est souvent très-prudent de nous en abstenir tout à fait ; et, lorsque nous sommes obligés de prendre part à ces plaisirs, de nous baigner dans ces eaux, la piété nous fait pren-

<sup>1</sup> Nisi enim calcati fuerint motus mali, conculcabunt nos ; nisi opprimantur, oppriment nos. (S. Bera., Serm. iv, de Ascens.)

dre des précautions qui nous gardent de tout péril.

Je connais des personnes très-pieuses qui vont de temps à autre au bal, parce que c'est pour elles une nécessité de position, et qui tout le temps y prient le bon DIEU. J'ai connu jadis un jeune homme qui me disait que jamais il n'était aussi recueilli qu'au bal, en face de cette stupidité extraordinaire d'hommes et de femmes, presque inconnus les uns aux autres, qui passent une partie des nuits à tourner ensemble comme des toupies, et à s'étouffer, à s'éreinter, au son du violon : toutes les fois qu'il allait au bal (et il n'y allait jamais que par devoir), il communiait le matin et le lendemain ; inutile d'ajouter que, par un sentiment bien naturel de respect pour lui-même et pour son caractère de chrétien, il s'abstenait de danser et ne faisait point de la nuit le jour, comme le font les mondains.

C'est avec ces précautions que les personnes pieuses peuvent et doivent fréquenter le monde ; sans quoi elles risqueraient de laisser s'insinuer peu à peu dans leurs cœurs l'amour séducteur de ce monde maudit par l'Évangile ; la vanité y remplacerait la vérité, et l'amour du plaisir y étoufferait bientôt la piété.

## X

### DU DEGRÉ DE RENONCEMENT NÉCESSAIRE A LA VIE INTÉRIEURE ET A LA SAINTETÉ

**Qu'est-ce que le renoncement pour une âme  
intérieure ?**

C'est un soin très-parfait et très-assidu à veiller sur soi-même pour guetter tous les mouvements du vieil homme, toutes les ruses de l'amour-propre, et pour réprimer avec une grande fidélité toutes les impressions mondaines que le commerce du siècle produit si facilement sur l'esprit et sur le cœur. Une âme intérieure, que Notre-Seigneur appelle au dedans, laisse, pour le suivre, non-seulement tout ce qui est mauvais, mais encore ce qui est moins bon. Elle vit dans l'habitude de la mortification des sens, d'une grande simplicité et mortification dans le manger, dans le coucher, dans le vêtement. Elle sacrifie à l'union intime et à l'amour de son Jésus tout ce qui pourrait mettre obstacle à la chaste tendresse de cet amour, à l'intimité de cette union bienheureuse. Elle goûte les con-



scils évangéliques, recherche la retraite et le silence, et s'abstient, à moins d'une nécessité absolue, des plaisirs permis du monde, afin d'en éviter jusqu'à la poussière. Elle vit de l'Eucharistie.

Plus le renoncement est parfait, et plus la vie intérieure est facile, l'union avec JÉSUS-CHRIST supposant une grande séparation de l'esprit du monde et une bonne mesure d'immolation personnelle.

« Le renoncement des âmes intérieures, dit un saint docteur, est donc la rupture des liens qui nous attachent à cette vie terrestre et passagère ; c'est l'affranchissement des affaires séculières, qui nous donne plus de liberté pour entrer dans la voie qui mène à DIEU ; en un mot, c'est le cœur humain passant du commerce de la terre au commerce du ciel, et pouvant dire désormais en toute vérité : ma vie est dans les cieux <sup>1</sup>. »

#### **Qu'est-ce que le renoncement parfait des Saints ?**

On peut dire du renoncement des Saints qui vivent encore ici-bas, ce que l'Apôtre dit du Paradis qui les attend : « L'œil ne l'a point vu,

<sup>1</sup> Est igitur renuntiatio vinculorum terrenæ hujus ac temporalis vitæ solutio, atque ab humanis negotiis liberatio, per quam ad ineundam viam, qua ad DEUM pervenitur, aptiores et promptiores efflicimur ; et in summa, cordis humani ad cœlestem conversationem translatio, ita ut dicere liceat : Nostra conversatio in cœlis est. (S. Basil., in Lib. Regum.)

l'oreille ne l'a point entendu, le cœur des autres hommes ne saurait le comprendre; *nec in cor hominis ascendit.* » Ce degré sublime de renoncement est une mort parfaite à soi-même, une détestation universelle et incessante de toute imperfection même involontaire; c'est une correspondance infiniment fidèle à une grâce surabondante, et un abandon total de tout l'homme entre les mains de Notre-Seigneur; de telle sorte que les Saints ne veulent pas seulement ce que le bon DIEU veut, mais en la manière qu'il le veut, et avec une perfection dont nous sommes incapables. Leur cœur, tout pénétré d'amour, est comme une cire molle, capable de recevoir les moindres impressions de JÉSUS. En cela consiste le plus parfait degré du renoncement « qui fait saintement trépasser nostre volonté dans la très-douce et très-pure volonté de DIEU, comme la lumière des estoilles trépassse en celle du soleil au lever du jour<sup>1</sup>. »

« Comme un petit enfant, dit encore le bon saint François de Sales, comme un petit enfant qui n'a point encore l'usage de sa volonté pour vouloir ni aimer chose quelconque que le sein et le visage de sa chère mère (car il ne pense nullement à estre d'un costé ni d'autre, ni à vouloir autre chose quelconque sinon d'estre

<sup>1</sup> *Esprit de saint François de Sales, XV<sup>e</sup> partie, ch. II.*

entre les bras de sa mère, avec laquelle il pense estre une mesme chose), et n'est nullement en souci d'accommoder sa volonté à celle de sa mère (car il ne sent point la sienne, et n'a point souci d'en avoir une, laissant à sa mère le soin d'aller, de faire et de vouloir ce qu'elle trouvera bon pour lui) : de mesme la volonté qui est morte à soi-mesme pour vivre en celle de DIEU est sans aucun vouloir particulier, demeurant non-seulement conforme et subjecte, mais tout anéantie en celle de DIEU<sup>1</sup>. »

La vie des Saints est la meilleure histoire de leur renoncement parfait. Le conseil évangélique est pour eux une loi, un précepte absolu ; et ils tendent sans relâche à la complète imitation de l'archétype infini de la sainteté chrétienne, JÉSUS-CHRIST Notre-Seigneur.

C'est à un de ces actes héroïques de renoncement et d'abandon que le séraphique saint François d'Assise fut redevable de la forme évangélique qu'il imprima pour toujours à sa chère famille des Frères Mineurs. Il entendit un jour, dans l'église de Notre-Dame des Anges, un prêtre réciter à la messe ces paroles de l'Évangile : « Ne possédez ni or, ni argent ; n'avez point de bourse quand vous voyagez, ni deux vêtements, ni chaussures, ni bâton<sup>2</sup>. » Aussitôt,

<sup>1</sup> *Traité de l'Amour de Dieu*, liv. IX, chap. XIII.

<sup>2</sup> *Nolite possidere aurum, neque argentum, neque pecuniam*.

il jette là, avec une sorte d'horreur, la bourse où il recueillait l'aumône; il jette son bâton; il dépouille ses chaussures, ne garde qu'une grossière tunique, telle qu'en portaient les bergers et les pauvres de l'Ombrie, se ceint les reins d'une grosse corde; et, semblable aux Apôtres, semblable à JÉSUS qui marchait ainsi, saint François, le pauvre de JÉSUS-CHRIST, le héros de l'abnégation, humble et doux de cœur, mort à lui-même et au monde, et ne vivant qu'en son DIEU, s'élançe comme un géant à la conquête du Paradis et des âmes.

Il en est de même de tous les Saints, de saint Dominique, de saint Ignace, de saint François de Sales, de saint Vincent de Paul, de sainte Thérèse, de sainte Jeanne de Chantal. Renoncer à tout, tout quitter, tout fouler aux pieds, pour appartenir plus entièrement à JÉSUS-CHRIST; telle est leur règle inflexible. Ils semblent n'avoir plus de corps, n'être plus des hommes comme nous, ne plus ressentir les atteintes de l'amour-propre; leur tempérament même paraît changé: saint Ignace, que chacun croyait, à Rome, d'une complexion froide et flegmatique, saint François de Sales, que l'on s'imaginait bonnement être né avec un naturel tout embaumé de dou-

zonis vestris : non peram in via, neque duas tunicas, neque calceamenta, neque virgam. (Matth., x.)

ceur, étaient des âmes ardentes, des caractères bouillants et impétueux.

Le renoncement des Saints est l'acier superfin qui taille et polit les diamants, et, les débarrassant de toute aspérité, laisse briller dans tout leur éclat la splendeur de leurs mille feux. Grâce à ce travail accompli, les Saints pourraient dire, avec JÉSUS et en JÉSUS : « Le prince de ce monde n'a rien en moi ; *in me non habet quidquam*<sup>1</sup>, » s'ils ne savaient et si nous ne savions aussi que leur vertu ne se soutient que par suite d'une lutte héroïque de chaque jour, de chaque instant, et que le mal, qui semble leur être devenu étranger, conserve en leur nature des racines indestructibles. La Sainte Vierge MARIE, tout étrangère au péché, a seule pu dire avec son divin Fils, sans aucune restriction : « *In me non habet quidquam.* » — Hélas ! que nous sommes donc loin des Saints !

**Que l'on est quelquefois obligé de renoncer aux choses bonnes et permises.**

Nous sommes obligés, obligés en conscience, de renoncer, pour l'amour de Notre-Seigneur, aux choses bonnes et permises, toutes les fois qu'elles ne peuvent se concilier avec des choses meilleures, que le bon DIEU demande de nous.

<sup>1</sup> Ev. Joan., xiv.

Les vocations supérieures nécessitent toujours un renoncement supérieur, et plus la grâce surabonde, plus la nature, même en ses droits les plus légitimes, doit s'effacer, comme la servante devant la reine, comme l'inférieure devant la souveraine maîtresse.

Un jeune homme bon et pieux, qui dès sa jeunesse avait observé fidèlement tous les commandements de la loi, se prosternant un jour aux pieds du divin Maître, lui demanda ce qui lui manquait encore pour être tout à fait selon le cœur de DIEU : *Quid adhuc mihi deest?* Jésus jeta sur lui un regard d'amour, *intuitus dilexit eum*; et il lui dit : « Une seule chose te manque : va, vends tout ce que tu possèdes, et donne-le aux pauvres; tu auras alors ton trésor dans le ciel. Et ensuite viens et suis-moi ! *Veni, sequere me!* » — Voilà la vocation à une vie parfaite; vocation d'amour, que Notre-Seigneur n'accorde qu'au petit nombre, et qui entraîne aussitôt après elle l'obligation d'un renoncement très-généreux, d'un renoncement complet. Quoi de plus légitime que la propriété? Jésus cependant en exige ici le sacrifice : sans cela, dit-il<sup>1</sup>, impossible de le suivre... Le jeune homme n'en eut pas le courage, et Notre-Seigneur, le voyant

<sup>1</sup> *Omnis ex vobis, qui non renuntiat omnibus quæ possidet, non potest meus esse discipulus (Ev. Luc., xiv.)*

s'en aller, déclara, en termes assez clairs, qu'il serait bien difficile à ce pauvre riche d'entrer jamais au Paradis<sup>1</sup>.

Les vocations parfaites, entre autres la vocation ecclésiastique et la vocation religieuse, ont pour première condition et pour première conséquence l'obligation de renoncer, plus ou moins complètement, aux douceurs de la famille, au bonheur et aux jouissances du mariage, et de rompre une foule de liens et d'habitudes très-légitimes. Ce renoncement doit se faire avec un grand amour, parce que ce n'est, après tout, qu'un grand acte d'amour, et la correspondance à un amour plus grand encore. Aussi notre Sauveur dit-il à tous les élus sur lesquels il daigne jeter son regard d'amour : « Celui qui aime son père ou sa mère *plus que moi* n'est pas digne de moi; et celui qui aime son fils ou sa fille *plus que moi* n'est pas digne de moi<sup>2</sup>. » Si le Fils de DIEU pose, en son Évangile, cette règle indistinctement à tous les chrétiens, n'est-il pas évident qu'ils pèchent gravement ceux qui, appelés à marcher dans des voies supérieures, préfèrent la nature à la grâce, la terre au ciel, leur père, leur mère, leur famille, leur patrie d'ici-bas à

<sup>1</sup> Ev. Marc., x.

Qui amat patrem aut matrem plus quam me, non est me dignus : et qui amat filium aut filiam super me, non est me dignus. (Ev. Matth., x.)

**JÉSUS-CHRIST** Notre-Seigneur, le Roi éternel et l'unique souverain amour?

En outre, pour montrer avec quelle sainte énergie il faut renoncer à tout ce qui, dans les affections les plus légitimes, mais d'un ordre inférieur, met obstacle à la volonté divine, Jésus déclare qu'il faut les fouler aux pieds comme si on les haïssait : « Si quelqu'un veut suivre ma voie, il doit, pour devenir mon disciple, *haïr* et son père, et sa mère, et son épouse, et ses enfants, et ses frères, et ses sœurs, et jusqu'à sa vie <sup>1</sup>. »

C'est ce qu'ont fait les saints Apôtres, et tous les Martyrs, et tous les Saints et toutes les Vierges depuis dix-neuf siècles ; c'est ce que font encore aujourd'hui des milliers et des milliers de Prêtres, de Missionnaires, de Religieux, de Religieuses qui, pour l'amour de Jésus, quittent tout, et laissent la terre pour mieux posséder le ciel.

Notons-le cependant : les affections bonnes et saintes auxquelles nous renonçons ainsi, nous ne les retranchons que dans la mesure strictement nécessaire, et uniquement en ce qu'elles ont d'inconciliable avec l'accomplissement des desseins de Jésus sur chacun de nous, et en ai-

<sup>1</sup> Si quis venit ad me, et non odit patrem suum, et matrem, et uxorem, et filios, et fratres, et sorores, adhuc autem et animam suam, non potest meus esse discipulus. (Ev. Luc., xiv.)



mant nos parents et nos amis en JÉSUS-CHRIST, avec JÉSUS-CHRIST, et comme JÉSUS-CHRIST les aime, nous ne faisons que perfectionner ces sentiments d'excellente tendresse qui s'épurent en passant par le cœur de Jésus et deviennent dès lors vraiment dignes des Anges. Oh! qu'il fait bon de s'aimer ainsi les uns les autres, de s'aimer du même amour très-chaste, très-suave et très-fort dont Jésus seul sait aimer l'homme ici-bas!

**Qu'il faut même quelquefois renoncer à des œuvres très-saintes.**

Quand le bon DIEU l'exige, il faut tout quitter, même les œuvres saintes en elles-mêmes. Une seule chose, en effet, est nécessaire, une seule, à laquelle on doit *tout* sacrifier, tout sans exception : et cet unique nécessaire est la volonté de Notre-Seigneur.

Quelle que soit donc l'excellence intrinsèque d'une œuvre ou d'une entreprise, dès qu'il est évident pour moi que le bon DIEU m'appelle, je dois, si j'ai de la foi et de l'amour, quitter cette occupation, la quitter immédiatement, la quitter joyeusement; car, à l'exemple de Celui qui vit en moi, je ne suis pas sur la terre pour faire ma volonté, mais pour faire la volonté de mon Père qui est aux cieux. Si je faisais autrement,

cette bonne œuvre cesserait d'être bonne pour moi.

Ainsi, un saint prêtre, aux approches de telle ou telle fête, se voit empêché d'entendre ses nombreux pénitents; un missionnaire se voit retenu, dans l'essor de son zèle apostolique, par un accident, une maladie; un écrivain catholique est obligé d'interrompre, d'abandonner même un travail très-utile, un travail presque achevé; une bonne Religieuse, qui faisait beaucoup de bien à de nombreux enfants, est rappelée par sa Supérieure; une pauvre mère est forcée, par la maladie, d'abandonner la direction de ses chers enfants; dans tous ces cas et dans mille autres semblables qui se présentent chaque jour, un vrai chrétien doit savoir quitter DIEU pour DIEU, et renoncer bravement, pour l'amour de JÉSUS, à ce que JÉSUS ne veut plus de lui désormais. Ces épreuves sont ordinairement très-dures.

**Que la vie religieuse est la forme du renoncement parfait.**

C'est tout simple, puisque la vie religieuse n'est autre chose que ce même renoncement parfait à soi-même et au monde, par amour pour Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST.

Un Religieux renonce par vœu à toute propriété sur la terre, aux joies permises du ma-

riage et de la famille, et, ce qui est plus encore, à sa propre volonté dans le gouvernement de sa vie. Il renonce aussi parfaitement qu'une créature puisse le faire ici-bas, non-seulement à tout ce qui est mauvais et défendu, soit en lui-même, soit dans le monde extérieur, mais encore à tout ce qui est dangereux, corrupteur, à tout ce qui pourrait affaiblir en son cœur l'action sanctifiante de la grâce de Jésus. Quoi de plus complet qu'un renoncement pareil?

Aussi les saints fondateurs d'Ordres, tels que saint Benoît, saint Bernard, saint François d'Assise, saint Dominique, sainte Thérèse, saint Ignace, saint François de Sales et tous les autres, déclarent-ils formellement que leurs enfants spirituels doivent être entièrement morts à eux-mêmes; *perinde ac cadaver*, comme un cadavre, disait saint Ignace; *ut baculus in manu superioris*, comme un bâton dans la main de leur supérieur, disait le patriarche séraphique; pratiquant ainsi à la lettre la parole apostolique que les autres chrétiens ne peuvent pratiquer aussi parfaitement: Vous êtes morts, et votre vie est cachée en DIEU avec JÉSUS-CHRIST<sup>1</sup>.

La vie religieuse est donc la pratique la plus parfaite du renoncement évangélique; et plus la règle d'un Ordre crucifie le vieil homme,

<sup>1</sup> Mortui estis, et vita vestra abscondita est cum Christo in Deo. (Ad Coloss., III.)

mate la chair, broie l'amour-propre, détache du monde et pousse à JÉSUS-CHRIST, plus cet Ordre est parfait, sanctifiant et divin.

**S'il est possible de se renoncer absolument et complètement.**

Rien n'est parfait sur la terre, le renoncement pas plus que le reste. Sauf Notre-Seigneur et sa très-sainte Mère, qui, l'un par nature, l'autre par grâce, n'avaient pas en eux-mêmes le *vieil homme*, et qui, par conséquent, ne pouvaient pas se renoncer dans le sens que nous indiquons dans ce petit traité, tous les chrétiens, tous les Saints ont eu à combattre et le *vieil homme* et le monde, et pas un d'entre eux n'a pu tellement s'affranchir de l'imperfection humaine qu'il ait *absolument* triomphé. Les plus parfaits avaient toujours des imperfections ; aussi les voyait-on s'humilier sans cesse de leurs faiblesses quotidiennes, les expier dans le jeûne et dans de rigoureuses macérations, tendre incessamment à s'élever plus haut et, comme ils le disaient naïvement, à se convertir.

Cette pensée est bien consolante pour nous, pauvres misérables. Le bon DIEU nous supporte avec nos misères : supportons-nous nous-mêmes. Il nous aime malgré ces misères : aimons-le au milieu même de nos misères ; et, confiants en son secours, espérant mieux de l'avenir, unis

intérieurement à JÉSUS, renouvelons-nous chaque jour dans l'esprit de notre baptême, qui est la mort à nous-mêmes et la vie en DIEU par Notre-Seigneur.

Chacun selon notre vocation, pratiquons le moins mal possible le renoncement à nous-mêmes et au monde, dans son premier degré qui exclut le péché mortel, dans son second qui combat le péché véniel, et même dans son troisième et dernier degré, qui combat toute imperfection volontaire, et nous donne la plus large mesure de liberté dont un enfant de DIEU soit capable ici-bas.

## XI

### DU PRÉCEPTÉ DE PORTER NOTRE CROIX

**De la seconde condition imposée par Notre-Seigneur à quiconque veut être son disciple.**

Notre divin Maître a dit, dans l'Évangile : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa croix tous les jours, et qu'il me suive. » Jésus se présente donc devant chacun de nous, et, avant de nous laisser nous engager dans son divin et glorieux service, il éprouve notre courage, notre volonté, et nous pose les *trois* conditions du renoncement, qu'il nous faut accepter pleinement, si nous voulons être chrétiens sur la terre, si nous voulons entrer un jour dans la sainte éternité.

Ces trois conditions sont comme les trois marches de nos autels : le prêtre qui veut offrir le divin sacrifice ne peut arriver au tabernacle, à l'Eucharistie, qu'en quittant le plain-pied

d'abord pour franchir le premier degré ; du premier il est obligé de monter sur le second, et du second sur le troisième ; et alors seulement il touche, il tient JÉSUS. Il lui servirait de peu d'avoir franchi la première marche de l'autel, s'il ne pouvait ou s'il ne voulait franchir la seconde, puis la troisième. Telles sont les trois conditions du service de Notre-Seigneur. Le renoncement proprement dit, qui constitue la première, ne suffit pas ; il faut, en outre, accepter la seconde et être prêt à porter chrétiennement la croix tous les jours ; puis enfin, accepter la troisième, qui consiste à suivre, à imiter JÉSUS-CHRIST. Sans cela, je le répète, l'Évangile en main, point de christianisme, point de salut.

#### **Ce que c'est qu'une croix.**

Dans l'ordre matériel, la croix, c'est une ligne droite coupée par une traverse ; et c'est cette traverse qui constitue la croix. Dans l'ordre spirituel, on appelle *croix* tout ce qui vient à la traverse de la volonté, de l'esprit, des affections ; en un mot, tout ce qui vient à la traverse de la vie. Que ce soit justement ou injustement, que cela vienne de DIEU, ou du démon, ou des hommes, ou de nous-mêmes, que ce soit extérieur ou intérieur, que cela contrarie en nous l'esprit ou le cœur, la réputation ou la bourse, la santé ou les projets d'avenir, il importe peu ; du mo-

ment que c'est une traverse, une contradiction, c'est une croix.

Porter sa croix, c'est supporter chrétiennement toutes les *traverses* de la vie. « Prendre sa croix, dit saint François de Sales, ne veut pas dire autre chose, sinon qu'il faut recevoir et souffrir toutes les peines, contradictions, afflictions et mortifications qui nous arrivent en cette vie, sans exception quelconque, avec entière soumission. Au renoncement de nous-mêmes, nous faisons encore, ce semble, quelque chose qui nous contente, parce que c'est nous-mêmes qui choisissons nos croix ; mais ici il faut prendre la croix telle qu'on nous l'impose. Il y a donc bien plus de difficulté, parce qu'il n'y a point de notre choix<sup>1</sup>. » Saint Augustin donne absolument la même idée de la croix chrétienne<sup>2</sup>.

**Comment la croix du Sauveur résume et symbolise toutes nos croix.**

La croix de Jésus nous présente cinq parties : la première, sanctifiée par le corps et les pieds du Seigneur, part du centre et va jusqu'à terre ; la seconde, sanctifiée par sa tête sacrée, part du centre et monte en haut ; la troisième et la quatrième, sanctifiées par ses deux mains

<sup>1</sup> Sermon pour la fête de saint Blaise.

<sup>2</sup> Quid est : Tollat crucem suam ? Ferat quidquid molestum est. (Serm. xcvi, de verbis Marci.)



sanglantes, partent du centre, l'une à droite, l'autre à gauche; la cinquième partie, qui correspond au cœur adorable de Jésus, est le centre même de la croix, le point de jonction des quatre autres. Nous trouvons là un symbole frappant et un résumé de toutes les croix morales, de toutes les traverses qu'un chrétien peut avoir à subir en ce monde.

La branche inférieure qui s'enfonce en terre représente toutes les humiliations et toutes les croix de l'*esprit*; tout ce qui vient à la traverse de notre esprit, de notre raison, de notre intelligence, de notre honneur, de notre réputation. Avant tout, c'est la foi, l'obligation, qui nous est imposée, de croire sans comprendre; ce sont ensuite toutes les ignorances, toutes les pesanteurs de l'esprit, tout le labeur de la science; tous les ennuis, tous les scrupules, toutes les peines et les angoisses de la conscience, tous les froissements de l'amour-propre et de la réputation, les médisances, les contradictions, les calomnies, les hontes, justes ou injustes; tous les déshonneurs, quels qu'ils soient.

La seconde branche, qui du centre s'élève au ciel, représente toutes les croix de la *chair*: les combats durs et incessants de la chasteté et de la continence chrétiennes; la virginité sacerdotale et religieuse; les souffrances, les maladies, toutes les infirmités; la mortification des sens,

les fatigues, les austérités chrétiennes et monastiques, le martyre, et enfin la terrible loi de l'agonie et de la mort ; en un mot, tout ce qui afflige le corps.

La troisième branche de la croix symbolise la pauvreté et toutes les croix de la bourse : les affreuses privations de la misère avec leur triste cortège d'angoisses et de tristesses ; les pertes de fortune, l'obligation de l'aumône et tous les dépouillements volontaires, tous les ennuis qui nous peuvent survenir à l'occasion des biens de ce monde.

La quatrième branche représente toutes les croix de la *volonté* : l'obéissance à l'autorité domestique, civile et ecclésiastique ; la soumission intérieure et extérieure à tout supérieur légitime ; l'abandon forcé de telle ou telle idée favorite, de tel ou tel projet cher à notre cœur ; toutes les contrariétés et contradictions de détail qui fourmillent dans la vie.

Enfin la cinquième partie, le centre de la croix, symbolise toutes les croix du cœur et tous les sacrifices de l'amour : d'abord, les souffrances saintes qui découlent de l'amour de Jésus-Christ ; les craintes de ne pas l'aimer comme il faut ; la douleur de nos péchés et la douleur de tous les péchés, scandales et crimes qui se commettent sous nos yeux et par toute la terre contre le bon DIEU ; les sécheresses et aridités

dans la prière et dans la communion ; les déceptions du cœur dans l'amour de nos parents, de nos amis ; la perte de ceux que nous aimons, ou l'affliction de leurs afflictions ; toutes les angoisses et tous les brisements du cœur ; les sacrifices de tous genres qu'il nous faut faire quand l'exige, soit l'amour de DIEU, soit l'amour du prochain, naturel ou surnaturel.

Voilà l'ensemble des croix, des traverses qu'un chrétien, pour être digne de ce nom, doit être prêt à accepter dès que DIEU les lui impose. JÉSUS s'est soumis le premier à la croix, pour nous donner l'exemple. Il faut s'attendre à en rencontrer à chaque pas dans la vie. « Un militaire me racontait un jour, disait le curé d'Ars, que, dans une bataille, il avait marché pendant une demi-heure sur des cadavres ; il n'y avait presque pas où mettre les pieds ; la terre était toute teinte de sang. C'est ainsi que, dans le chemin de la vie, il faut marcher sur les croix et les épines pour arriver à la patrie.

« Le bon DIEU veut que nous ne perdions jamais de vue sa croix : aussi la place-t-on partout, le long des chemins, sur les hauteurs, dans les places publiques, afin qu'à cette vue nous puissions dire : Voilà comment DIEU nous a aimés<sup>1</sup> ! »

<sup>1</sup> *Vie du curé d'Ars*, liv. IV, chap. XIV.

La croix embrasse le monde. La croix de Jésus est notre loi, il faut bien se le dire d'avance afin de n'être ni scandalisé ni découragé quand l'heure arrive de la subir. Si nous étions hors de cette loi, nous serions hors de la vie, hors de l'amour.

**Quelles sont les croix les plus lourdes, les plus difficiles à porter.**

Répondant à cette question un peu singulière : pourquoi on n'a jamais pu savoir de quel bois la croix de Notre-Seigneur Jésus-CHRIST a été faite? saint François de Sales donne ce bel enseignement : « C'est afin, dit-il, que nous aimassions également les croix qu'il nous enverrait, de quel bois qu'elles fussent composées, et que nous ne disions pas : cette croix ou celle-ci n'est pas aimable parce qu'elle n'est pas de tel ou tel bois. Les meilleures croix sont les plus pesantes, et les pesantes sont celles qui nous sont plus à contre-cœur, selon la portion inférieure de l'âme. Les croix que l'on rencontre dans les rues sont excellentes, et encore davantage celles que l'on trouve dans la maison ; à mesure qu'elles sont plus importunes, elles sont meilleures que les cilices, les disciplines, les jeûnes et tout ce que l'austérité a inventé. C'est là que paraît la générosité des enfants de la croix et des habitants du saint sacré du Calvaire. Les

6.

**croix** que nous limitons sont toujours un peu mignardes, parce qu'il y a du nostre, et pour cela elles sont moins crucifiantes. Humiliez-vous donc, et recevez joyeusement celles qui vous sont imposées sans votre gré. Vous êtes amoureuse du crucifix, et que voulez-vous donc estre, sinon crucifiée<sup>1</sup> ? »

Les croix que nous ne choisissons pas nous pèsent donc ordinairement plus que celles de notre propre choix. Ainsi, une maladie, un accident imprévu qui arrête tout à coup la marche d'une bonne œuvre, d'une entreprise qui nous tient à cœur; une perte de fortune, de position, une injustice, une calomnie, etc., constituent presque toujours une croix plus pénible que ne le sont les austérités volontaires, les sacrifices, les dévouements.

En second lieu, les peines intérieures sont des croix plus lourdes en elles-mêmes que les peines extérieures; telles sont les aridités spirituelles, les angoisses du scrupule, les tentations, les tristesses, etc., qui sont plus difficiles à supporter que les privations et les souffrances physiques.

Enfin, parmi les croix qui nous viennent des hommes, les plus amères, ou, pour mieux dire, les seules vraiment amères, sont celles qui nous viennent des gens de bien.

<sup>1</sup> Vie du bienheureux, par le P. Feuillant, liv. V.

**Des croix qui nous viennent des gens de bien.**

Pour éprouver et épurer la vertu des siens, le bon DIEU permet quelquefois qu'ils soient contredits par des gens de bien. Il permet souvent que ses meilleurs serviteurs, ne jugeant pas les choses comme nous-mêmes, se tournent contre nous, et, croyant bien faire, croyant défendre la cause de la vérité et remplir un devoir, nous critiquent, nous attaquent et quelquefois même poussent le zèle jusqu'à la persécution. En agissant ainsi, ils ne pèchent pas toujours, et Notre-Seigneur, qui juge leur bonne intention, sait alors tirer sa gloire de l'ardeur des uns aussi bien que de l'humiliation des autres.

Presque tous les Saints ont dû porter cette croix, douloureuse entre toutes : Saint Martin, le grand thaumaturge de l'Occident au quatrième siècle, bon et miséricordieux s'il en fut, n'eut presque à souffrir, dans sa longue carrière épiscopale, que des procédés et des antipathies de certains Evêques et de quelques prêtres. Le saint fondateur de la Compagnie de Jésus, à l'occasion de ses célèbres *Exercices spirituels*, fut accusé comme novateur et hérétique devant le tribunal du Saint-Office ; saint Philippe de Néri, l'apôtre de la jeunesse romaine, fut également cité plusieurs fois devant le Cardinal-Vicaire comme in-

troduisant une morale relâchée et une piété singulière; saint François de Sales, malgré sa douceur angélique et sa prudence, reçut plusieurs affronts publics au sujet de son admirable *Introduction à la vie dévote*, où certains Prêtres et Religieux, emportés par un zèle plus ardent qu'éclairé, croyaient voir des concessions faites à l'esprit du monde. Aussi le bon Saint disait-il en cette même *Introduction* : « Tout ainsi que les picqueures des abeilles sont plus cuisantes que celles des mouches, ainsi le mal que l'on reçoit des gens de bien, et les contradictions qu'ils font, sont bien plus insupportables que les autres : et cela néanmoins arrive fort souvent, que deux hommes de bien ayant tous deux bonne intention sur la diversité de leurs opinions, se font de grandes persécutions et contradictions l'un à l'autre <sup>4</sup>. »

Et, sans remonter jusqu'aux Saints canonisés, nous voyons tous les jours d'excellentes personnes, de saints Prêtres, des hommes animés du pur esprit de Dieu, avoir beaucoup à souffrir de la part de personnes pieuses qui comprennent le bien autrement qu'eux.

Le bon, le saint curé d'Ars eut à subir cette épreuve; elle dura plusieurs années consécutives et le brisa mille fois. Il disait de ces sortes

<sup>4</sup> Troisième partie, chap. III.

d'angoisses : « Ce sont des fleurs qui bientôt donneront des fruits. » Et les prêtres qui d'abord l'avaient ainsi rejeté comme un fou, comme un visionnaire et même un hypocrite, devinrent ses amis les plus dévoués, lorsqu'ils furent revenus à résipiscence. C'étaient de bons prêtres cependant, mais ils avaient été trompés sur le compte du saint curé.

Les Apôtres eux-mêmes, dit saint Augustin, n'empêchaient-ils pas les pauvres aveugles de crier quand Jésus passait? Avec la meilleure intention du monde, ils entravaient sans le savoir les plus chers desseins du miséricordieux Sauveur<sup>1</sup>.

S'il nous arrive jamais de rencontrer quelque bon apôtre animé de ce zèle désobligeant, il sera bon de nous rappeler l'excellente règle du cher saint François de Sales : « Le vray patient et serviteur de Dieu supporte également les tribulations conjointes à l'ignominie et celles qui sont honorables : d'estre méprisé, repris et accusé par les méchants, ce n'est que douceur pour un homme de courage ; mais d'estre repris, accusé et maltraité par les gens de bien, par les amis, par les parents, c'est là où il y a du bon<sup>2</sup> ! »

<sup>1</sup> Christianus multos habebit contradictores, et hoc de ipsis quasi comitibus Christi. Cum Christo ambulabant, qui cæcos clamare prohibebant. (Serm. xcvi, de verbis Marci.)

<sup>2</sup> *Introduction à la vie dévote*, III, 3.



**Comment nous devons porter nos croix.**

Ici, comme pour le renoncement, il faut distinguer le précepte et le conseil. Le *précepte* nous oblige, sous peine de réprobation, à supporter les croix qui nous arrivent, avec foi, avec patience et résignation, sans murmurer contre la Providence, sans nous abandonner au désespoir. Un chrétien qui s'irrite et se décourage devant la croix est un soldat qui jette bas les armes et s'enfuit au milieu de la bataille. « Celui qui ne porte pas sa croix tous les jours ne peut être mon disciple, » a dit le Sauveur.

Le *conseil* va bien plus loin. Nous sommes tous invités par Jésus crucifié à porter la croix comme il l'a portée lui-même, non-seulement sans nous plaindre, sans nous laisser abattre, mais encore avec une sainte joie et une céleste espérance <sup>1</sup>.

Il faut porter notre croix avec humilité, parce que nous sommes pécheurs et que nous méritons la croix. Tâchons même de la porter avec amour ; car l'amour métamorphose la croix en un doux fardeau qui affermit nos pas dans la voie du salut. Plus nous porterons saintement

<sup>1</sup> Per patientiam curramus... aspicientes in auctorem fidei, et consummatorem JESUM, qui proposito sibi gaudio sustinuit crucem, confusione contempta, atque in dextera sedis DEI sedet. Recogitate enim eum, qui talem sustinuit... contradictionem, ut ne fatigemini, animis vestris deficientes. (Hebr., XII.)

la croix, et plus elle nous portera <sup>1</sup>, nous élèvera, nous rapprochera du ciel. « Je vois à chaque bout de champ des croix de toutes sortes, écrivait un jour saint François de Sales. Ma chair en frémit, mais mon cœur les adore. Oui, je vous salue, petites et grandes croix, spirituelles ou temporelles, intérieures et extérieures ; je vous salue, et baise votre pied, indigne de l'honneur de votre ombre. Les croix de DIEU ne sont-elles pas douces et pleines de consolations? Oui, pourvu qu'on y meure, comme fit le Sauveur. Or sus, mourons-y donc! Quand tout mourroit en nous, pourvu que DIEU y vive, que nous en doit-il chaloir <sup>2</sup>? »

Le curé d'Ars en disait autant, et il parlait d'expérience : « Les gens du monde se désolent quand ils ont des croix, et les bons chrétiens pleurent quand ils n'en ont pas. Le chrétien vit au milieu des croix comme un poisson dans l'eau.

« La croix sue le baume et transpire la douceur ; plus on se joint à elle, plus on la presse dans ses mains et contre son cœur, plus on en fait découler l'onction dont elle est remplie ; elle est le plus savant livre qu'on puisse lire ; ceux qui ne connaissent pas ce livre sont des ignorants, quand même ils connaîtraient tous les autres

<sup>1</sup> Qui crucem portant, portantur a Christo. (S. BERN.)

<sup>2</sup> *Lettres spirituelles.*

livres; il n'y a de véritables savants que ceux qui l'aiment, le consultent, l'approfondissent; tout amer qu'est ce livre, on n'est jamais plus content que de se noyer dans ses amertumes; plus on va à son école, plus on veut y demeurer - le temps s'y passe sans ennui<sup>1</sup>. »

Un des missionnaires d'Ars lui demandait un jour si les contradictions et les calomnies ne lui avaient jamais fait perdre la paix. « La croix ! s'écria le saint prêtre avec une expression céleste, la croix faire perdre la paix ! C'est elle qui a donné la paix au monde ; c'est elle qui doit la porter dans nos cœurs. Toutes nos misères viennent de ce que nous ne l'aimons pas. C'est la crainte des croix qui augmente les croix. Une croix portée simplement, et sans ces retours d'amour-propre qui exagèrent les peines, n'est plus une croix.

« Nous nous plaignons de souffrir ! Nous aurions bien plus de raison de nous plaindre de ne pas souffrir, puisque rien ne nous rend plus semblable à Notre-Seigneur que de porter sa croix. Oh ! belle union de l'âme avec Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST !... Fuir la croix, n'est-ce pas fuir en même temps Celui qui a bien voulu y être attaché et y mourir pour nous ? Les contradictions nous mettent au pied de la croix ; et la croix à la porte du ciel.

<sup>1</sup> *Vie du curé d'Ars*, liv. V, chap. ix.

« Il faut demander l'amour des croix, ajoutait encore M. Vianney ; alors elles deviennent douces. J'en ai fait l'expérience pendant quatre ou cinq ans. J'ai été bien calomnié, bien contredit, bien bousculé ! Oh ! j'avais des croix !... J'en avais presque plus que je n'en pouvais porter. Je me mis à demander l'amour des croix... alors je fus heureux. Je me dis : Vraiment, il n'y a de bonheur que là...

« Il ne faut jamais regarder d'où viennent les croix : elles viennent de DIEU. C'est toujours DIEU qui nous donne ce moyen de lui prouver notre amour<sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> *Vie du curé d'Ars*, liv. III, ch. iv.

## XII

### DU PRÉCEPTÉ DE SUIVRE NOTRE SEIGNEUR

#### **Qu'est-ce que suivre JÉSUS-CHRIST ?**

Suivre JÉSUS, c'est le troisième degré qu'il faut monter si l'on veut arriver jusqu'à DIEU. De même, disions-nous tout à l'heure, de même que dans nos églises, le prêtre doit franchir les diverses marches de l'autel pour arriver jusqu'au tabernacle, de même pour arriver jusqu'aux grandes réalités de la vie chrétienne, il faut d'abord s'affermir dans le renoncement, puis dans la soumission à la croix, puis enfin dans la volonté de suivre fidèlement JÉSUS-CHRIST. Au premier degré, nous déposons le vieil homme ; au second, nous embrassons la croix en nous courbant amoureusement sous le joug des contradictions ; au troisième, nous allons au bon DIEU sur les pas du Rédempteur.

Ce dernier degré nous rapproche de plus en plus de la possession de JÉSUS-CHRIST et de l'union

divine qui est là base positive, la source unique et intarissable de la piété, non moins que de la vie intérieure. Jésus est notre route, et l'unique malheur des âmes est de ne pas y entrer, de n'y pas marcher d'un pas ferme, de n'y pas demeurer constamment jusqu'à la fin du voyage. « Celui qui me conserve jusqu'au terme de sa voie, disait-il lui-même un jour à Sœur Marie Lataste, me possédera toujours. J'aurai été sa vie sur la terre, je serai aussi sa vie dans l'éternité. Je serai sa récompense, sa félicité, son tout. Avec moi, il aura tout, quand même il aurait tout perdu pour me posséder. »

Si un pauvre était appelé par son roi à venir partager la vie splendide et les délices du palais souverain, il lui faudrait avant tout sortir de sa misérable cabane ; puis franchir les obstacles qui pourraient se rencontrer en route, lorsqu'il marcherait vers la demeure de son maître ; enfin, si ce bon maître lui avait tracé la route à suivre pour arriver jusqu'à lui, ce bienheureux pauvre serait obligé, sous peine d'être rebuté, de prendre la voie précise qu'on lui aurait indiquée. Jésus, le Verbe fait chair et le Médiateur de DIEU et des hommes, est le temple vivant et corporel de la Divinité<sup>1</sup> ; et il nous appelle, pauvres et

<sup>1</sup> *Ecce tabernaculum DEI cum hominibus. (Apoc. xxi). In ipso inhabitat omnis plenitudo divinitatis corporaliter. (Ad Coloss. II.)*

mendiants que nous sommes, à venir habiter en lui, demeurer en lui, à jouir de DIEU en lui, par lui et avec lui. Mais pour cela, il nous faut d'abord quitter notre première demeure, misérable et indigne de nous, la chair et le monde; puis il faut nous soumettre aux fatigues, aux difficultés, aux labeurs du voyage; puis enfin, obéir ponctuellement à notre Bienfaiteur en suivant la route royale qu'il nous a tracée avec ses larmes et avec son sang, et qui, de la crèche au Calvaire, nous fait monter de vertus en vertus jusqu'au sacrifice parfait et jusqu'à l'immolation totale de nous-mêmes en JÉSUS-CHRIST<sup>1</sup>.

Pour être un vrai chrétien, il ne suffit donc pas de se renoncer soi-même, et de porter sa croix chaque jour; il faut encore, selon la parole formelle de l'Évangile, suivre le Maître, le Sauveur.

●

**Suivre Jésus-Christ : précepte et conseil.**

Le *précepte* consiste ici à imiter Notre-Seigneur dans les grandes lignes de sa vie et de ses vertus; ou, en d'autres termes, d'aimer et de pratiquer l'essentiel des vertus chrétiennes,

<sup>1</sup> Suivre Jésus, entrer en Jésus, et demeurer en Jésus; tel sera le sujet que nous tâcherons d'analyser et de bien faire comprendre au lecteur dans toute la suite de ces petits traités. Pour cette raison, il nous suffit ici de poser le principe sans entrer dans les détails.

dont nous parlerons en détail dans la suite de ces petits traités : la foi, l'espérance, l'amour de DIEU et du prochain, l'amour du Saint-Sacrement, de la Sainte-Vierge et de l'Église, la pénitence, l'humilité et la douceur, la pauvreté, la chasteté, l'obéissance et la patience. Sans ce degré essentiel de l'imitation intérieure et extérieure de JÉSUS-CHRIST, nul ne peut être chrétien ; encore moins pieux et intérieur. « Celui qui ne marche pas sur mes traces, ne peut être mon disciple » ; et l'Apôtre saint Paul ajoute : « Si quelqu'un n'a pas l'esprit du Christ, il n'appartient pas au Christ. »

Le *conseil* consiste à imiter le Sauveur le plus parfaitement, le plus fidèlement possible, et à retracer ainsi JÉSUS-CHRIST dans tout le détail de la vie : au dedans, par les jugements de l'esprit et par les sentiments du cœur : au dehors, par la manifestation de la sainteté chrétienne, dans les manières, dans les paroles, dans les œuvres. « Suivre JÉSUS, disait le bon saint François de Sales, c'est marcher sur ses pas, suivre ses exemples, imiter ses vertus, accomplir ses volontés, et ne se pas contenter d'observer seulement ses commandements, comme font les chrétiens qui ne désirent que de se sauver, mais y joindre encore la pratique des conseils<sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> Sermon pour la fête de saint Blaise.



La bienheureuse Angèle de Foligno, du tiers-ordre de saint François d'Assise et grande servante du divin Maître, raconte, dans les détails de sa conversion, que Notre Seigneur lui expliqua lui-même ce qu'elle devait faire pour arriver jusqu'à lui. « Voici, dit-elle dans le livre admirable de ses révélations, quel était le dépouillement que Jésus demandait de moi : Il fallait me défaire de mes parures trop brillantes de tout ressentiment contre les personnes qui m'avaient offensée ; de toute attache aux choses de la terre, et, en particulier, à ma famille et à mes propriétés, de tout moi-même. Il fallait ensuite donner mon cœur à Jésus, et marcher sans crainte par la route épineuse des tribulations. A ces conditions, j'arriverais infailliblement à mon bon Maître crucifié<sup>1</sup> »

Plus on *emboîte* de près le pas de Notre-Seigneur, et plus on marche avec assurance dans la voie de la piété chrétienne, de la vie intérieure et de la parfaite sainteté.

<sup>1</sup> *Vie de la B. Angèle de Foligno*, par le Frère Arnaud, Religieux de l'Ordre de Saint-François, son confesseur.

## XIII

### DE L'ÉTENDUE DU TRIPLE PRÉCEPTÉ : SE RENONCER, PORTER SA CROIX, SUIVRE JÉSUS.

**Jusqu'où s'étend le triple précepté évangélique que nous venons d'exposer.**

Il n'a aucune limite : même comme *précepté*, il peut s'étendre jusqu'au martyre, il peut aller jusqu'à l'effusion du sang inclusivement <sup>1</sup>.

Refuser de renoncer à soi-même et au monde, dans la mesure où cela est nécessaire à l'accomplissement des volontés divines; refuser de porter sa croix, quelle qu'elle puisse être, soit de paille, de bois, de fer ou d'or; refuser de suivre, n'importe où, Jésus-Christ crucifié, quand c'est lui qui appelle, n'est-ce pas refuser d'aller au ciel? Il ne nous est pas permis, dit saint Bernard, de monter au ciel par un autre chemin <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Nondum usque ad sanguinem restitistis. (Ad Hebr., XII.) Usque ad effusionem sanguinis inclusive. (Pontificale. Rom.)

<sup>2</sup> In cellaria regia monnisi per torcular crucis iter est. (Vitis mystica, XLVI.)

L'ordre du Sauveur impose une obligation rigoureuse : Si quelqu'un veut venir à moi, qu'il accepte mes conditions sans restrictions, sans défaillances ! Celui qui aime sa vie plus que moi, n'est pas digne de moi... Cette parole du Roi des cieux a enfanté les martyrs<sup>1</sup>; car un chrétien qui aime vraiment JÉSUS-CHRIST, et qui le suit fidèlement, n'hésite pas à tout supporter, et même, s'il le faut, à mourir pour son amour<sup>2</sup>.

Sous Hunéric, roi des Vandales, arien zélé et persécuteur des chrétiens, le fidèle Saturus, agissant dans la plénitude de cet esprit chrétien, n'hésita point à sacrifier ce qu'il avait de plus cher plutôt que de perdre JÉSUS-CHRIST. Le tyran le menaçait, s'il ne se faisait arien, de lui confisquer ses biens, de lui arracher ses enfants, de livrer sous ses yeux sa jeune épouse à un esclave grossier dont elle suivrait désormais le sort... Celle-ci, en entendant proférer ces menaces, se jeta tout éperdue aux pieds de Saturus avec ses enfants, avec une petite fille qu'elle allaitait encore; et elle le suppliait d'avoir pitié d'elle et de ses pauvres petits et de lui-même. Le saint martyr lui répondit : « O femme, que dis-tu ? Oui certes, je craindrais s'il n'y avait d'autres

<sup>1</sup> Videntur his verbis Domini exhortata martyria. (S. Aug. Serm. xcvi, de verbis Marci.)

<sup>2</sup> Pro Christo mori non dubitat, quisquis Christum valde diligens digne imitatur. (S. Greg. in Jerem., xi.)

joies que les joies de cette vie. Si tu m'aimais, tu ne pousserais pas ton mari à la seule vraie mort. Que l'on m'arrache mes enfants, que l'on m'arrache mon épouse, que l'on m'enlève tout ce que je possède, sûr des promesses de mon Seigneur JÉSUS-CHRIST, je ne perds pas de vue sa parole : Si vous ne quittez, au besoin, et votre épouse, et vos enfants, et tous vos biens, vous ne pouvez être mon disciple! » Et fort dans la foi, il suivit Jésus jusqu'au bout et remporta la palme du martyr.

Parmi les martyrs japonais du tiers-ordre séraphique, canonisés en 1862 par le saint Pape Pie IX, il y avait plusieurs enfants, entre autres, le petit Louis, âgé seulement de onze ans. Ses parents, moins fervents que lui, s'abandonnaient à une extrême douleur, et cherchaient des moyens termes pour l'arracher au supplice. « C'est en vain, leur dit le noble enfant, que vous cherchez à me détourner. Consolez-vous, ma mère, je prierai pour vous en Paradis. Je meurs volontiers pour Notre-Seigneur, qui est mort pour nous. » Et comme le gouverneur, touché de compassion à la vue de ce jeune et charmant enfant qu'on allait crucifier, lui proposait, s'il voulait renoncer à sa foi, de le sauver, de l'adopter même pour son fils, le petit Louis répondit : « Ce serait une grande folie de préférer les choses passagères de ce monde aux

biens éternels. Je ne crains ni la croix ni la mort, parce que je vais en Paradis. Je ne désire pas de vivre ; car, pour cette courte et misérable vie, je perdrais une vie éternellement heureuse!... » Et le saint enfant courut embrasser sa croix, où il fut cloué et où il rendit l'esprit avec un visage tout rayonnant de joie, après avoir chanté, d'une voix claire et mélodieuse, le psaume : *Laudate, pueri, Dominum*. Un soldat lui perça le cœur au moment où il chantait le *Gloria Patri*.

Un autre de ces martyrs, Jean de Gotto, aperçut son père qui venait lui donner l'adieu suprême. « Vous le vovez, mon père, lui dit le jeune héros en se jetant dans ses bras, il n'y a rien qu'il ne faille sacrifier pour assurer le salut de son âme. — C'est vrai, mon fils, répondit le père, en vrai chrétien qu'il était, je remercie le Seigneur de la grâce qu'il te fait, et je le prie de te soutenir jusqu'au bout. Sois sûr que nous sommes disposés, ta mère et moi, à te suivre, si jamais l'occasion s'en présente. » Et ce généreux père voulut assister au martyre de son cher fils : il se tint au pied de la croix où Jean fut suspendu, afin d'être arrosé de son sang. Il ne se retira qu'après que ce fils bien-aimé, percé par la lance, eut consommé son glorieux sacrifice ; et il bénissait Dieu d'avoir ainsi honoré sa famille.

Tels sont tous les vrais chrétiens ; tels devons-nous être nous-mêmes, disposés à tout souffrir, à tout perdre, plutôt que de perdre JÉSUS-CHRIST. Aujourd'hui il ne nous demande que des sacrifices ordinaires ; mais qui sait si demain il ne nous faudra pas résister jusqu'au sang ? Dans les temps comme ceux où nous sommes, les crises les plus violentes peuvent en un instant ébranler l'Église jusque dans ses fondements : plus nous allons, et plus nous nous rapprochons des siècles païens, où l'Église, regardée non-seulement comme une étrangère, mais comme une ennemie, était à peine tolérée ; où, au nom de la loi, on la persécutait et on la traînait devant les juges et les bourreaux. Il nous faut être prêts à tout événement et faire dominer, dans tout le détail de notre vie, l'amour sacré du Christ, notre Rédempteur. « Si jamais la piété chrétienne le réclame, disait avec son grand cœur et son éloquente voix saint Jean Chrysostome aux fidèles de Constantinople, si jamais la piété le réclame, marchons sans hésiter, faisons peu de cas de notre vie ; entrons en lice, pleins de joie et d'ardeur ; attaquons l'ennemi en face ; frappons le diable à la tête ; arrachons la palme glorieuse ! La vie d'un chrétien doit être tout ensanglantée ; sachons répandre notre sang pour le Christ aussi facilement que si c'était de l'eau ; sachons abandonner notre

corps lui-même comme on abandonne un vêtement<sup>4</sup>.

<sup>4</sup> Si te vocarit tuba pietatis, illico egredere, et animam despice, et cum magna animi alacritate certamina aggredere, perfringe aciem adversariorum, diaboli vultum conscinde, tropæum erige... Oportet christiani vitam esse plenam sanguine... Cum tanta ergo animi alacritate proprium sanguinem effundamus, quando hoc fuerit pro Christo, cum quanta quisquam aquam effuderit, et cum tanta facilitate carnem exuamus, cum quanta vestem. (In Epist. ad Hebr., hom. v.)

## XIV

### DURETÉ ET RÉCOMPENSES DU RENONCEMENT CHRÉTIEN

**Ces conditions de la piété ne sont-elles pas bien dures?**

Oui, elles sont dures ; oui, la vie chrétienne est une croix et un martyre, ainsi que le proclame, après saint Augustin, le Concile de Trente<sup>1</sup>. Mais quel est le chrétien qui, entendant Jésus-CHRIST proposer et imposer la triple condition de son divin service, osera répéter le blasphème des Juifs de Capharnaüm : *Durus est hic sermo!* cette parole est trop dure ! et qui peut l'accepter ? « *quis potest eum audire?* » Devant les murmures des âmes sans énergie, Jésus ne retire pas un mot, pas une syllabe de sa très-sainte doctrine ; et il dit aux nouveaux juifs comme aux anciens : — Je ne vous retiens pas. « Vous

<sup>1</sup> *Tota vita christiani hominis, si secundum Evangelium vivat, rux est atque martyrium. (Catech. Rom.)*



autres aussi, voulez-vous me quitter? *et vos vultis abire?... »*

Non certes, nous ne le quitterons pas; et nous lui dirons tous, par la bouche de Pierre: « Eh! Seigneur, à qui donc irions-nous? N'avez-vous point seul les paroles de la vie éternelle? *verba vitæ æternæ habes*<sup>1</sup>. » Que les juifs, que les demi-chrétiens reculent devant l'austérité de l'Évangile: soit! Quant à nous, enfants de la Croix, nous comprenons qu'il en doit coûter à des pécheurs pour vivre unis à un DIEU très-saint, qui, dès ce monde, se donne à eux par le mystère de sa grâce et de son Eucharistie, et, dans l'éternité, les incorpore à sa béatitude et à sa gloire.

Nous comprenons la sainte nécessité du renoncement à soi-même et au monde, de la soumission quotidienne à la croix, de la fidélité requise pour se contenir dans les voies étroites de JÉSUS-CHRIST; et celui-là n'est pas chrétien qui ne veut pas entendre le Sauveur déclarant au monde entier que « le royaume du ciel souffre violence, et que les âmes énergiques peuvent seules le conquérir; qu'il faut faire des efforts et de grands efforts pour entrer par la porte étroite; car la porte qui conduit à la vie est très-étroite, et le chemin qui y mène est resserré et

<sup>1</sup> Ev. Joan., vi.

ardu, et il y en a peu qui aient le courage de marcher dans cette voie<sup>1</sup>.

Ne nous faisons donc pas illusion : la religion chrétienne n'est pas la religion commode, et il est dur de mourir constamment à soi-même pour vivre à DIEU en JÉSUS-CHRIST.

**Que notre bon Jésus est avec nous pour adoucir cette dureté.**

Notre-Seigneur, qui a le secret de changer l'eau en vin, possède également celui de changer en douceur l'amertume du renoncement chrétien. Et ce changement, il l'opère lui-même, en personne, en s'unissant à nous par un doux amour. Comme le sucre, chez les confiseurs, change en une gourmandise très-délicate et très-recherchée les noix vertes, naturellement si âpres; ainsi notre Sauveur nous fait oublier l'âpreté et la dureté de son joug, en se présentant à nous, en se mettant en nous, pour le porter avec nous et en nous.

« *Ego in vobis et vos in me*, nous dit-il, je suis en vous et vous êtes en moi. » Nous ne sommes donc pas seuls dans la voie du sacrifice, et nous ne sommes pas abandonnés à nous-mêmes pour porter le fardeau des croix : dans

<sup>1</sup> Regnum cœlorum vim patitur, et violenti rapiunt illud. (Ev. Matth., xi.) Quam angusta porta et arcta via est quæ ducit ad vitam : et pauci sunt, qui inveniunt eam! (Id., vii.)

ce chemin royal, dit saint Jean Chrysostome, le Christ, Roi des élus, marche devant nous, auprès de nous<sup>1</sup> ; il est en nous pour porter la croix avec nous et par nous. Nous pouvons dire de lui ce qu'il disait lui-même de son Père : « Je ne suis pas seul ; mais celui qui m'a envoyé est avec moi<sup>2</sup>. » Avec Jésus, rien n'est dur, rien n'est pesant ; s'il nous impose des lois austères, il nous aide lui-même à les accomplir<sup>3</sup>. Il disait naguère à une sainte âme qu'il chérissait tendrement<sup>4</sup> : « O ma fille, marche toujours dans ma voie ; ne crains ni les épines, ni les afflictions, ni rien de ce qui te contrariera en elle : aie toujours les yeux fixés sur le flambeau de la vérité que j'ai allumé sur le Calvaire. Repose-toi en moi ; je serai toujours avec toi, et toujours je te donnerai la vie. »

**Que l'amour de Jésus métamorphose la dureté du renoncement.**

Le saint amour de Jésus-CHRIST élargit la voie étroite<sup>5</sup> ; et, par un miracle perpétuel que les

<sup>1</sup> Nobis adest Christus auxiliator. (In Matth.)

<sup>2</sup> Solus non sum ; sed ego, et qui misit me, Pater... et qui me misit mecum est, et non reliquit me solum. (Ev. Joan., VIII.)

<sup>3</sup> Non est durum, nec grave quod ille imperat qui adjuvat ut fiat quod imperat. (S. Aug., Serm. xcvi, de verbis Marci.)

<sup>4</sup> Sœur Marie Lataste, Religieuse du Sacré-Cœur, morte à Rennes en 1847.

<sup>5</sup> Amanti lata est via ; eadem quæ angusta est, lata fit. (S. Aug. in Psal., xxx.)

âmes pieuses expérimentent chaque jour, la même voie est tout ensemble très-étroite et très-large, très-escarpée et très-facile. La piété, qui n'est, en définitive, que la loi pratique de l'amour, est le levier qui nous donne le moyen de soulever sans peine le poids très-lourd du joug de la croix. « Donnez-moi un levier, un point d'appui, disait jadis Archimède, et je soulèverai le monde. » Chaque chrétien reçoit au baptême le levier tout-puissant de la foi et de l'amour, capable de soulever plus que le monde. Son point d'appui est dans le ciel : c'est JÉSUS-CHRIST lui-même, Roi céleste, que l'amour fait descendre dans le cœur de chacun de ses fidèles.

Plus on aime Notre-Seigneur, moins on sent la dureté du renoncement chrétien. Les Saints ne la sentaient plus du tout : saint Paul « surabondait de joie, au milieu de ses tribulations ; » et l'on entendit un jour saint François Xavier, tout épuisé de fatigues, de souffrances, d'amertumes extérieures, s'écrier, dans les ardeurs de son amour pour Jésus : « C'en est assez, Seigneur ; c'en est assez ; je ne puis plus supporter de pareilles joies. »

**Que le renoncement chrétien est largement compensé dès ce monde par la vraie joie et le vrai bonheur.**

*Le bonheur et le malheur ne sont que des*

effets, des conséquences. Le mot bonheur signifie l'héritage du bien ; le mot malheur, l'héritage du mal. Le bien donne le bonheur ; le mal ne peut laisser en héritage que le malheur. Or le mal, le seul vrai mal digne de ce triste nom, c'est le péché d'abord, puis tout ce qui mène au péché, et tout ce qui procède du péché : les vices, les passions, les concupiscences, en un mot, le vieil homme et le monde, voilà le vrai mal.

En nous renonçant nous-mêmes, nous écartons et retranchons tout ce mal, et, par conséquent, tout ce qui produit le malheur ; en acceptant généreusement la croix, que d'ailleurs nous ne pouvons éviter, nous lui faisons perdre tout ce qu'elle a d'accablant, et nous changeons la tristesse en espérance ; en suivant JÉSUS, nous nous préservons de tout mal dans nos voies, et nous nous affermissons d'une manière absolue dans le bien. Donc, en entrant dans les vues miséricordieuses du Sauveur et en nous soumettant aux trois conditions évangéliques, nous écartons de nous le mal, père du malheur, et nous nous plongeons dans le bien pur, source du bonheur. On ne recueille que ce que l'on sème : quiconque sème le bien, récoltera le bonheur, la paix et la joie ; quiconque sème le mal, malgré les avertissements de JÉSUS-CHRIST, récoltera nécessairement le malheur, ici-bas d'abord, puis dans l'éternité.

Le renoncement, c'est la vérité pratique ; celui qui se renonce pour JÉSUS-CHRIST « fait la vérité, *facit veritatem*<sup>1</sup>, » suivant l'énergique expression de l'Évangile : or la vérité seule est le principe de la liberté, et, par conséquent, de la joie et du bonheur. La liberté, en effet, n'est au fond que la pratique de l'amour et du bien, et il n'y a ni vraie joie ni vrai bonheur là où manque la liberté. L'homme qui ne veut pas se renoncer, porter sa croix et suivre JÉSUS, fait le mal, demeure dans le mal ; est esclave des passions ; et le bonheur, le véritable bonheur ne se lèvera jamais pour lui.

« Dans la voie du renoncement, disait le curé d'Ars, il n'y a que le premier pas qui coûte. On y trouve un baume et des saveurs dont on ne peut plus se passer quand on les a une fois connus ; on veut épuiser la coupe et aller jusqu'au bout... Il n'y a qu'une manière de se donner à DIEU dans l'exercice du renoncement et du sacrifice : c'est de se donner tout entier, sans rien garder pour soi. Le peu que l'on garde n'est bon qu'à embarrasser et à faire souffrir... Je pense souvent, ajoutait le saint homme, que je voudrais bien pouvoir me perdre et ne plus me retrouver qu'en DIEU<sup>2</sup>. »

<sup>1</sup> Ev. Joan., III.

<sup>2</sup> Vie du curé d'Ars, liv. V, ch. VII.

On peut donc l'affirmer en toute assurance : l'homme le plus heureux, le plus solidement affermi dans la vraie joie et dans le vrai bonheur, c'est l'homme le plus entièrement mort à lui-même, le plus parfaitement renoncé.

**Admirable récompense du renoncement  
dans l'éternité.**

Le Sauveur du monde apparut un jour à sainte Catherine de Sienne : il tenait dans sa main droite une couronne céleste qui semblait d'or et de pierres précieuses, et, dans sa main gauche, une couronne d'épines. « Ma fille bien-aimée, lui dit-il, apprends qu'il faut que tu portes, l'une après l'autre, ces couronnes bien différentes ; choisis celle que tu préfères maintenant. Si tu prends la couronne d'épines pour cette vie, je te garderai, pour l'autre, la couronne précieuse ; mais si tu prends la précieuse, il faudra porter celle d'épines après ta mort. » La fidèle Catherine choisit sans hésiter la couronne d'épines, la couronne du renoncement et de la mortification ; elle la saisit de ses deux mains, et se l'enfonça si fortement dans la tête, qu'elle en ressentit vivement les blessures après la vision, ainsi qu'elle l'a raconté elle-même<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> *Vie de sainte Catherine de Sienne*, II<sup>e</sup> partie, iv.

L'éternité, le Paradis ! oh ! qu'à cette lumière on comprend vite la doctrine évangélique du renoncement chrétien ! Que le temps du renoncement est court, et que l'éternité est longue ! Qu'est-ce qu'une journée de travail, auprès d'un repos sans fin ? « Je me reposerai en Paradis, » disait gaiement notre bon curé d'Ars, quand on le pressait de se relâcher un peu de la dure vie qu'il s'était imposée.

La vue de l'éternité nous empêche de défaillir ; et si nous perdons notre vie terrestre, nous gagnons en proportion la vie céleste, la vie qui ne se voit pas. Ce court moment de labeur est bien peu de chose, et il opère en nous au delà de toute mesure un poids éternel de gloire dans les cieux ; car nous autres chrétiens, nous nous attachons aux réalités invisibles qui ne passent pas, et nous faisons peu de cas de ce qui passe<sup>1</sup>. « Souffrir et mourir pour le Christ, s'écriait joyeusement sainte Cécile devant ses juges, ce n'est pas sacrifier sa jeunesse, c'est la renouveler ; c'est donner un peu de boue pour recevoir de l'or<sup>2</sup>. »

<sup>1</sup> Propter quod non deficimus : sed licet is, qui foris est, noster homo corrumpatur, tamen is, qui intus est, renovatur de die in diem. Id enim quod in præsentis est momentaneum et leve tribulationis nostræ, supra modum in sublimitate æternæ gloriæ pondus operatur in nobis ; non contemplantibus nobis quæ videntur, sed quæ non videntur. Quæ enim videntur, temporalia sunt ; quæ autem non videntur, æterna sunt. (II Cor., iv.)

<sup>2</sup> Actes de sainte Cécile, vierge et martyre.



« Voyez le laboureur, disait saint Augustin : ne semble-t-il pas perdre le grain qu'il confie à la terre ! Il le prend, il le jette, il l'enfouit dans le sillon... Qui s'en étonne ? Ce prodigue qui paraît follement dissiper son bien, n'est au fond qu'un sage économe qu'enrichira bientôt une splendide moisson<sup>1</sup>. »

La récompense du renoncement, c'est DIEU lui-même, c'est JÉSUS, possédé en ce monde par la grâce, possédé dans l'éternité par la gloire. « Moi-même, nous dit-il, je serai votre récompense surabondante<sup>2</sup>; » et il va bientôt venir. Quiconque se renonce, porte sa croix et embrasse la vie de l'Évangile, arrive infailliblement à JÉSUS-CHRIST. Or JÉSUS-CHRIST est l'unique nécessaire : qui a JÉSUS, a tout; qui n'a pas JÉSUS, n'a rien<sup>3</sup>. O Sauveur, que l'on est donc heureux de se perdre pour vous gagner ! Et que bienheureux sont les morts qui meurent ainsi chaque jour en votre amour et pour votre amour<sup>4</sup> ! Vous trouver, c'est trouver la vie, c'est puiser

<sup>1</sup> Interdum et agricola perdit quod seminat. Profert, spargit, abjicit, obruit. Quid miraris? Iste contemptor et perditor, avarus est messor. (S. Aug., Serm. cccxxx, in natali martyrum.)

<sup>2</sup> Ego merces tua magna nimis. (Genes., xv.) Ecce venio cito, et merces mea mecum est. (Apoc., xx.)

<sup>3</sup> Olier.

<sup>4</sup> Beati mortui qui in Domine moriuntur. (Apoc., xiv.) Quotidie morior. (I Cor., xv.)

à la source même le salut et le bonheur !

Donc, enfants de l'éternité, vivons ici-bas pour l'éternité. La voici qui approche... Bienheureux, au jour suprême, sera le serviteur prudent et fidèle qui n'aura point épargné sa peine, perdu son temps, flatté sa chair, caressé son amour-propre, écouté la voix menteuse du monde ! Combien, alors, tout changera d'aspect ! Les larmes seront changées en joie, en une joie divine, éternelle, sans mesure, ineffable, que personne ne pourra jamais nous ravir.

<sup>1</sup> Qui me invenerit, inveniet vitam, et hauriet salutem a Domino. (Proverb. viii.)

## XV

### INSUFFISANCE DU RENONCEMENT CHRÉTIEN POUR LE SALUT ET LA PIÉTÉ

**Si, pour être un chrétien pieux et un homme intérieur,  
il suffit de se renoncer ainsi soi-même, de porter  
sa croix et de suivre Jésus.**

Non pas; ce travail n'est qu'un travail de débâiement, de purification, comme nous le disions en commençant; ce n'est, pour ainsi parler, que le côté négatif de la vie chrétienne; le côté positif, vivifiant, est l'union de notre âme avec DIEU, laquelle s'opère en Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST et par Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST.

Quand tout est brûlé dans une chambre, il y a de la place pour autre chose. Il peut bien y rester encore quelques cendres; mais, dans ces cendres mortes, il n'y a plus de consistance ni de principe de résistance; et il suffit d'un peu de vent pour tout faire disparaître. Ainsi est l'âme renoncée, vide de tout obstacle: il suffit d'un

souffle du Seigneur pour la purifier pleinement et la remplir de la vie de JÉSUS-CHRIST.

Ce divin Sauveur, ce doux Amour de nos âmes, disait un jour à une très-sainte Religieuse : « *M<sup>lle</sup> bien-aimée enfant, sois une feuille de papier, toute blanche, pour que j'y puisse écrire tous mes desseins sur toi, et y tracer les caractères de JÉSUS.* »

L'union avec JÉSUS-CHRIST, tel est donc le but de cette triple opération que nous avons essayé d'exposer dans ce petit traité, telle en est aussi l'âme et le vrai principe.

Il ne nous servirait guère de nous renoncer et délaisser nous-mêmes, si ce n'était pour nous unir parfaitement au bon DIEU<sup>1</sup>. Pour être chrétien, dit le vénérable abbé Olier, ce n'est pas assez d'être séparé de soi, il faut être en JÉSUS-CHRIST, il faut être uni à lui intérieurement; et, comme dit saint Paul, il ne faut pas monter aux cieux pour le chercher; il est en nous<sup>2</sup>, il est établi en nous par le baptême. Il faut donc être uni à lui pour agir, pour parler et pour penser en lui; en un mot, il faut être vivant et animé de lui; ce que saint Paul nous enseigne dans toutes ses épîtres, disant aux premiers chrétiens : Dites cela, faites cela en JÉSUS-CHRIST. Il nous apprend par là qu'il faut se reti-

<sup>1</sup> *Esprit de saint François de Sales, XV<sup>e</sup> part., xi.*

<sup>2</sup> *Rom., x.*

rer <sup>1</sup> en JÉSUS-CHRIST, en qui notre vie est cachée.

Saint Ambroise nous donne le même enseignement rempli de consolation et de douceur : Le chrétien qui se renonce pour adhérer au Christ, laisse là son esprit propre ; et ses voies, chéries du Seigneur, ne sont plus les voies de l'homme, mais les voies mêmes du Christ. Que notre âme s'élève donc au-dessus d'elle-même, qu'elle répudie ses vaines puissances, afin de pouvoir s'unir au DIEU du salut, qui est le Christ Jésus, Notre-Seigneur. Car c'est lui qui est le Salut, la Vérité, la Force et la Sagesse ; et quiconque se dépouille de soi-même pour se revêtir de la Vertu d'en haut, ne perd le peu qu'il a que pour acquérir ce qui est éternel<sup>2</sup>.

Donc le renoncement, premier fondement de la piété chrétienne, éloigne seulement les obstacles, et c'est sur l'union de l'âme avec DIEU, principe positif et tout-puissant de la sanctifica-

<sup>1</sup> *Journée chrétienne.* Vita vestra est abscondita cum Christo in Deo. (Col., III.)

<sup>2</sup> Deficit ejus spiritus, imo ab eo deficit spiritus suus, qui seipsum negat, ut adhæreat Christo. Unde semitæ ejus cognoscuntur a Domino ; quia non sunt carnis, sed Christi semitæ... Attollat igitur se anima nostra deficiens viribus suis ; ut adhæreat Salutari Dei, qui est Christus Dominus JESUS. Ipse enim est Salus, Veritas, Virtus atque Sapientia. Qui igitur deficit sibi, ut Virtuti adhæreat, amittit quod suum est, accipit quod æternum est. (In Psal. cxviii, Serm. xi.)

tion humaine, que repose, comme sur une base immuable, l'édifice spirituel de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST.

---

Le traité suivant sera consacré à analyser ce principe positif de la vie chrétienne, de la piété et de la vie intérieure, et à constater le fait divin de la très-sainte vie de JÉSUS dans le cœur de ses fidèles.

## FIN DU DEUXIÈME TRAITÉ



21 novembre 1863, fête de la Présentation de la Sainte Vierge.

## TABLE DES MATIÈRES

---

Préface. . . . .	7
I. Vraie idée du renoncement. . . . .	9
Ce que c'est que le renoncement chrétien . . . . .	9
Se renoncer soi-même, est-ce renoncer à tout. . . . .	10
II. Le vieil homme. . . . .	12
Qu'est-ce que cela? Y a-t-il donc deux hommes en nous? . . . . .	12
Comment on renonce réellement à soi-même en renonçant à ce qui est mauvais ou dangereux. . . . .	15
Si le vieil homme est la même chose que l'amour-propre . . . . .	17
Le vieil homme et la chair de péché. . . . .	17
Le vieil homme, la concupiscence et la chair. . . . .	21
III. Le Monde. . . . .	23
Ce qu'il faut entendre par le monde et l'esprit du monde. . . . .	23
En quel sens l'esprit du monde est directement opposé à l'esprit chrétien. . . . .	24
IV. Sagesse profonde du renoncement chrétien. . . . .	26
Se renoncer, n'est-ce pas se haïr? N'est-ce pas être follement ennemi de soi-même . . . . .	28
Ce que c'est que s'aimer soi-même . . . . .	30
Se renoncer, est-ce vivre ou mourir. . . . .	31
V. L'âme du renoncement. . . . .	35
Quelle est l'âme du renoncement chrétien?. . . . .	35
VI. Caractère surnaturel du renoncement. . . . .	38
Si la raison naturelle suffit pour nous faire comprendre la doctrine du renoncement. . . . .	38
VII. Nécessité et étendue du renoncement en général. . . . .	40
Si tous les chrétiens, sans exception, sont obligés de se renoncer eux-mêmes. . . . .	40
Que la pauvreté elle-même ne dispense pas de la loi du renoncement. . . . .	41
Si le renoncement oblige aussi les enfants. . . . .	43
Faut-il se renoncer partout et toujours?. . . . .	45

TABLE DES MATIÈRES. 137

III.	Du degré de renoncement nécessaire à tout chrétien.	48
	En quoi consiste le renoncement de précepte, sans lequel on ne peut se sauver? . . . . .	48
	En quel sens tout chrétien est obligé de renoncer au monde? . . . . .	50
	S'il est absolument défendu d'aimer le monde.. . . .	51
	N'y a-t-il pas cependant des chrétiens qui aiment beaucoup le monde? . . . . .	52
	Quel est le monde le plus dangereux? . . . . .	53
	Si les plaisirs mondains sont tous coupables.. . . .	54
	S'il est vrai que saint François de Sales ne voit aucun mal dans les danses, spectacles et autres plaisirs du monde. . . . .	56
	N'est-ce pas trop dire : la folie du monde? . . . . .	59
	Comment les fidèles, obligés de vivre dans le monde, peuvent se préserver de l'esprit du monde? . . . . .	60
IX.	Du degré de renoncement nécessaire à la piété.. . . .	65
	A quoi nous oblige la piété chrétienne au sujet du renoncement. . . . .	65
	Ce que c'est qu'un défaut naturel . . . . .	64
	Quels sont les principaux défauts naturels. . . . .	64
	De la légèreté, de l'inconstance, de l'entêtement, de la mélancolie.. . . .	65
	De la faiblesse de caractère, de la mollesse et de l'indécision. . . . .	67
	De l'égoïsme, de la dureté et de la passion. . . . .	68
	Du mauvais caractère.. . . .	71
	Si l'on peut se corriger de ses défauts.. . . .	72
	Ce qu'il faut faire pour se corriger de ses défauts naturels. . . . .	75
	Pourquoi si peu de gens se corrigent de leurs défauts naturels. . . . .	74
	N'y a-t-il pas des défauts naturels dont il est impossible de se corriger? . . . . .	75
	Comment nos défauts naturels peuvent servir à notre sanctification.. . . .	78
	Jusqu'à quel point la piété nous oblige à renoncer aux vanités et frivolités du monde. . . . .	79
X.	Du degré de renoncement nécessaire à la vie intérieure et à la sainteté. . . . .	81
	Qu'est-ce que le renoncement pour une âme intérieure.. . . .	81



	Qu'est-ce que le renoncement des parfaits? . . . . .	82
	Que l'on est quelquefois obligé de renoncer aux choses bonnes et permises. . . . .	86
	Qu'il faut même quelquefois renoncer à des œuvres très-saintes. . . . .	90
	Que la vie religieuse est la forme du renoncement parfait. . . . .	94
	S'il est possible de se renoncer absolument et complètement. . . . .	93
<b>II.</b>	Du précepte de porter sa croix. . . . .	95
	De la seconde condition imposée par Notre-Seigneur à quiconque veut être son disciple. . . . .	95
	Ce que c'est qu'une croix . . . . .	96
	Comment la croix du Sauveur résume et symbolise toutes nos croix. . . . .	97
	Quelles sont les croix les plus lourdes, les plus difficiles à porter? . . . . .	101
	Des croix qui nous viennent des gens de bien. . . . .	103
	Comment nous devons porter nos croix. . . . .	106
<b>XII.</b>	Du précepte de suivre Notre-Seigneur. . . . .	110
	Qu'est-ce que suivre Jésus-Christ? . . . . .	110
	Suivre Jésus-Christ : précepte et conseil. . . . .	112
<b>XIII.</b>	De l'étendue du triple précepte : se renoncer, porter sa croix, suivre Jésus. . . . .	115
	Jusqu'où s'étend le triple précepte évangélique que nous venons d'exposer. . . . .	115
<b>XIV.</b>	Dureté et récompense du renoncement chrétien. . . . .	121
	Ces conditions de la piété ne sont-elles pas bien dures? . . . . .	121
	Que notre bon Jésus est avec nous pour adoucir cette dureté. . . . .	125
	Que l'amour de Jésus métamorphose la dureté du renoncement. . . . .	124
	Que le renoncement chrétien est largement compensé dès ce monde par la vraie joie et le vrai bonheur. . . . .	123
	Admirable récompense du renoncement dans l'Éternité. . . . .	128
<b>XV.</b>	Insuffisance du renoncement chrétien pour le salut et la piété. . . . .	132
	Si, pour être un chrétien pieux et un homme intérieur, il suffit de se renoncer ainsi soi-même, de porter sa croix et de suivre Jésus. . . . .	152